

Théorie, pratiques, scientificité : regards croisés

Alain-Noël HENRI et François JOURDAN

Pour situer les textes : Ce document rassemble deux textes qui sont la mise en forme définitive de deux interventions orales, conçues dès l'origine comme coordonnées, lors de la 10e journée des psychologues du Vinatier, le 20 novembre 2015, dont le thème était "Itinéraires : de la nécessaire théorie à la construction de pratiques de soins créatives"

Sommaire :

Alain-Noël HENRI

Bienfaits et mirages de la théorie (page 2)

François JOURDAN

Théories et genèse des connaissances dans les sciences du cerveau . Implications du paradigme de la plasticité à l'interface psyché/soma (page 30)

Bienfaits et mirages de la théorie

Alain-Noël HENRI

Pour situer le texte : Ce texte a été construit à partir, d'une part de réunions préparatoires à la journée, et d'autre part des exposés cliniques qui y faisaient contrepoint avec les interventions théorisantes. La pertinence et la richesse des unes et des autres (68 passages méritant d'être repris avaient été relevés...), il n'a malheureusement pu faire un sort à tout. L'essentiel du contenu reprend, en les développant et en les actualisant, des thèmes déjà développés, notamment dans La formation en psychologie-Filiation bâtarde, transmission troublée. La centration sur l'univers de la psychiatrie s'explique par le contexte, mais sa portée s'étend à l'ensemble des pratiques sociales et plus particulièrement aux pratiques de réduction de la mésinscription.

Mots-clés: théorie, théorisation, idéologie, science, épistémologie, fonctions de la langue, fonction opératoire, fonction mythopoiétique, pacte symbolique, scientificité comme mythe de référence, bricolage, temporalité du système science/technique, temporalité de la pratique, Piaget, monstruosité anthropologique, sciences grises, ilots de scientificité, partialité, discours d'appui, abstraction et complexité, épreuve de l'échec, épreuve du désaccord, épreuve de l'incohérence, fantasmes archaïques, Savoir et savoirs, tabernacle, alliances et antagonismes, procédures complexité, interculturalité, langues sacrées, imposture essentielle, mésinscription, réduction de la mésinscription, emblématisation, discours conjuratoires, signifiants balises, experts de proximité, pyramide des clercs, diagnostic, objet du soin, identification au sujet mésinscrit

- N.B. :
- 1 Les mots-clés soulignés renvoient à des concepts propres à l'auteur
 2. Les passages en bleu, dans le corps du texte ou dans les commentaires en marge, sont soit des citations issues de ces travaux, soit, lorsqu'ils sont précédés des initiales FJ, des références à l'exposé de François JOURDAN reproduit ci-dessous.
 3. Les autres commentaires en marge, contiennent des n° de référence qui renvoient à la bibliographie de l'auteur, en fin de texte

SOMMAIRE

1. La scientificité entre fonction opératoire et fonction mythopoiétique de la langue
 2. Sciences grises, théorie et pratiques
 3. La tour de Babel et le tabernacle
 4. Le traitement contemporain de la mésinscription et l'inévitable imposture des experts
 5. L'identification au sujet mésinscrit vs la maîtrise du trouble qu'il produit
-

1. La scientificité entre fonction opératoire et fonction mythopoiétique de la langue

D'abord qu'est-ce qu'une théorie ?

L'étymologie grecque témoigne d'avatars sémantiques assez surprenants pour nous. La filiation avec l'usage français du mot se rattache au sens de "contemplation", qui s'était imposé à partir de Platon, et l'on peut aussi noter un cousinage durable avec la "spéculation" (rappelons qu'en latin *speculum* veut dire "miroir"). Intéressant pour nous est le lien avec le mythe platonicien de la caverne, qui présente la contemplation de la réalité sensible comme le seul accès, bien imparfait, qui nous soit laissé à un monde d'Idées, celles-ci étant présentées comme la vraie réalité, parfaite et harmonieuse. Le sens d'origine, lui aussi, fait clin d'œil : celui d'une délégation envoyée consulter un oracle. On verra que nous ne sommes très loin ni de l'un ni de l'autre...

François Jourdan, avec beaucoup plus de compétence que moi, explique dans le texte référencé ci-dessus, l'usage du mot dans la langue scientifique. J'en retiens seulement qu'il s'agit d'un ensemble important de propositions cohérentes entre elles, dont le caractère véridatif n'est pas encore assuré, et qui sont donc en quelque sorte embauchées à l'essai, même si certaines continuent à s'appeler théorie alors que plus personne ne les met plus guère en doute. Mais nous allons voir que le mot peut prendre un sens sensiblement différent dans le contexte des pratiques sociales, éducatives, soignantes, etc., et de leurs rapports aux discours supposés savants.

Avant d'y arriver nous allons devoir réfléchir un peu à la nature même du discours en général, qui nous amène aux racines mêmes de la langue et de la culture. Dans l'un des textes préparatoires, s'enchaînaient les deux phrases suivantes :

"À l'origine : le travail de la pierre, du silex, apparition du besoin d'un outil"

et

"Référence ensuite aux théories sexuelles infantiles".

Comme ces deux références ne sont pas du tout identiques, elles introduisent de plain-pied dans la dualité des fonctions originelles de la langue : une fonction opératoire; et une fonction qu'à la suite de René KAES nous appellerons mythopoiétique.

La première est assez claire : la langue et la pensée permettent trois choses :

manipuler les représentations des choses en faisant l'économie du geste ;
manipuler un grand nombre de choses ayant des caractéristiques communes à travers une unique représentation, – cela s'appelle l'abstraction – et surtout réitérer indéfiniment l'opération d'abstraction, manipuler des collections de collections et des collections de collections de collections ;
enfin communiquer entre les individus la représentation de ces manipulations, ce qui aboutit à une efficacité collective face à des situations nouvelles sans commune mesure avec celle d'aucune autre espèce connue. Un article récent de *La Recherche* suggère que c'est grâce à ses capacités de coordination qu'*homo sapiens* a conquis le monde.

"la recherche c'est un peu abstrait"

La fonction mythopoiétique est toute autre. À l'interface du fantasme et de la culture, elle est tentative perpétuelle de mise en ordre simultanée de trois champs :

le chaos des pulsions et des émotions ;
le monde extérieur ;
et le tissu des relations entre les membres d'une société.

Un pacte implicite, que nous appellerons pacte symbolique, lie ceux-ci dans l'allégeance à l'ordre ainsi produit par la fonction mythopoiétique de la langue, et cela s'appelle une culture.

"se reconnaître des courants théoriques, c'est concevoir que c'est ce qui fait culture commune".

La compréhension de cette fonction mythopoiétique s'est trouvée obscurcie par un avatar étonnant, exceptionnellement fécond aussi, dans une culture particulière, dont l'importance est double : parce qu'elle la nôtre ; et parce qu'elle est devenue mondiale. Un philosophe du début du XX^e siècle, Lévy-Bruhl, écrivait : "Les mathématiques sont une langue bien faite". Il ne s'avisait pas que le corollaire implicite était : "la langue est une mathématique mal faite". Autrement dit qu'il posait la scientificité comme paradigme fondateur de la langue. Voyons cela de plus près.

Toute culture s'organise autour d'un petit nombre de signifiants majeurs. Dans la nôtre, on trouve au centre la scientificité, qui ne retient de la langue que sa fonction d'outil, ce qui fabrique un paradoxe bien encombrant : car elle institue en mythe fondateur ce qui est la négation même du mythe.

En effet, la structure du mythe repose sur la métaphore et la métonymie, autrement dit sur un pouvoir de transition indéfinie d'une part entre les signifiés et les signifiants, d'autre part entre les signifiants, aux antipodes du principe d'exclusion qui fonde la rationalité du concept. Nous avons donc une coexistence entre deux "scientificités" de natures bien distinctes : l'une qui régit le fonctionnement effectif de la production de savoirs scientifiques, par une catégorie sociologique particulière – la communauté scientifique ; l'autre qui sert de mythe de référence aux sociétés industrielles. Et la seconde retient de la première ce qui l'arrange, pour une finalité radicalement différente.

La pensée mythopoiétique a une autre caractéristique, liée à la première, c'est qu'elle bricole. Le bricolage, c'est plutôt mal vu, comme une sorte de sous-produit misérable du couple noble que serait le couple science/technique. Claude Lévi-Strauss lui a rendu une certaine noblesse dans l'introduction de son livre *La pensée sauvage*. Et en même temps, bien que ce ne soit pas du tout l'intention de Lévi-Strauss, le titre même du livre conforte le présupposé d'une pensée qui serait celle des sauvages, une pensée mineure et archaïque par rapport à celle des hommes blancs, normaux, adultes, et civilisés, pour reprendre l'expression par laquelle Théodule Ribot définissait l'objet de la psychologie.

L'ennui, c'est que ce n'est pas la pensée sauvage qui bricole. C'est la pensée tout court. Même la pensée scientifique. Car les énoncés scientifiques finaux, ceux qui sont publiés, ne représentent que la partie émergée de la pensée scientifique, et pas la partie qui est en est peut-être la plus intéressante, son "*making of*". Et c'est même vrai, j'irai jusqu'à dire c'est particulièrement vrai, de cette reine des sciences qu'est la mathématique. Même si, évidemment le travail secondaire de soumission à la rigueur logique transforme ensuite radicalement ces produits bruts de la création scientifique.

Le bricolage, dit en substance Lévi-Strauss, c'est se débrouiller avec ce qu'on a. Le mode de pensée scientifico-technique s'oppose à lui, comme une agriculture de plantation à une économie de cueillette, en ce qu'il va chercher méthodiquement, ce qui est nécessaire pour qu'un processus

François Jourdan : "pour être moins mal dans sa pratique, il faut savoir bricoler"

d'action soit le plus efficace, le plus fiable, et le moins coûteux possible. Mais il doit prendre son temps pour cela, faire de longs détours; avec le pari que le temps ainsi perdu sera récupéré au centuple, si l'on parvient à appliquer des procédures standardisées à des objets eux-mêmes préalablement standardisés (puisque alors l'économie de temps réalisée sur chaque exécution de la procédure, sera multipliée par un facteur qui peut être gigantesque). La patience de la construction scientifique parie sur la fécondité à terme du détour par une temporalité longue. Un pari, c'est par définition risqué, et celui-là est souvent perdu sur des points de détail. Mais l'histoire des trois derniers siècles a solidement établi qu'il était très largement gagné à grande échelle, comme le montre la prodigieuse efficacité globale des sociétés industrielles.

Dans le contexte des pratiques, cette question de la temporalité, combinée avec celle de la standardisation, est essentielle pour saisir la différence entre bricolage et modèle scientifico-technique. Même si la mise en place des cadres sociaux de la pratique (vos "dispositifs de soins", par exemple, inscrits eux-mêmes dans une arborescence touffue d'organisation institutionnelle) vise, et dans une certaine mesure parvient, à anticiper sur l'immédiateté de la réponse aux situations concrètes auxquelles les praticiens doivent répondre, elle ne parvient jamais à faire disparaître l'alternative : ou reconnaître dans la situation concrète un cas de figure standardisé, et appliquer une procédure supposée éprouvée, qui n'est peut-être (et n'est même pas souvent) fondée intégralement sur des résultats scientifiques établis, mais qui s'inscrit dans la sécurité subjective du mode de pensée scientifico-technique ; ou y percevoir une combinaison imprévue de fragments de "déjà vu" et bricoler dans l'urgence une réponse évidemment risquée. La dialectique du droit et de la jurisprudence dans le domaine juridique, celle du diagnostic et de l'évaluation clinique dans le domaine médical, illustrent cette alternative. Et on remarquera que le choix même entre les deux regards, face à une situation concrète, comporte toujours une part, plus ou moins grande, d'arbitraire et de subjectivité. Au contraire du système scientifico-technique, la pratique parie donc sur la temporalité courte – à vrai dire elle n'a pas le choix, il lui est seulement impossible de rester sans rien faire.

Le pari de la temporalité longue, qui perd du temps au comptant pour en gagner à terme, s'enracine économiquement, dans une société totalement organisée par le triptyque concurrence → gain de productivité → croissance, dans la quête ininterrompue d'innovation technique. Même s'il est naïf de réduire les sciences dans le détail à leurs applications, l'existence économique de l'appareil

scientifique dans son ensemble, toutes sciences confondues, est entièrement soutenue par sa capacité à produire de l'innovation technique. La communauté scientifique a certes une marge considérable pour chercher, en quelque sorte, "à fonds perdus", même si l'amplitude de cette marge fait l'objet de tensions sociales non négligeables (c'est le serpent de mer du débat entre science fondamentale et science appliquée). Mais, comme pour les métayers d'antan, sa liberté dans le choix des moyens dépend de sa capacité à fournir, au final, à la société globale, sa redevance en innovations techniques.

Et c'est cette efficacité globale, devenue vitale, qui explique que la culture des sociétés industrielles ne retienne, pour l'ériger en mythe fondateur, que l'état achevé de la production scientifique, sédimenté dans d'immenses corpus. Elle pose en évidence que cet état achevé serait la finalité naturelle de la pensée humaine, comme si toute autre forme de pensée n'en était qu'ébauche imparfaite ou déviation pathologique.

Nulle part ce présupposé mythique n'apparaît de façon plus aveuglante que dans le premier chapitre d'un petit ouvrage peu connu de Piaget, *La Psychologie de l'Intelligence*, où, tout en définissant explicitement l'intelligence comme la forme la plus élaborée de l'adaptation du vivant à son milieu, il fait fonctionner en permanence le présupposé implicite d'une finalité de son développement, aboutissant aux formes les plus parfaites de la rationalité, chez ce vivant particulier qu'est l'homme. Ce n'est pas pour rien que dans les années 70 et 80, la psychologie universitaire française a été dominée de façon écrasante par la pensée piagétienne, reflet presque parfait des présupposés de la fraction du corps enseignant qui s'inscrit dans une lignée rousseauiste. Ni d'ailleurs que cette domination a été relayée dans les décennies suivantes par la psychologie cognitive, qui comme son nom l'indique, institue la cognition comme paradigme universel de l'activité humaine.

Ce que ce présupposé ignore, c'est que cette forme aboutie de la rationalité, identifiée à la scientificité, loin d'être l'horizon en quelque sorte "naturel" de la pensée humaine, son destin asymptotique, n'existe que par une ascèse maintenue à grands frais sous la férule de la discipline collective imposée par la communauté scientifique, qui produit une sorte de monstruosité anthropologique. La même monstruosité se retrouve d'ailleurs dans l'organisation du travail industriel, qui en est le pendant dans la sphère technique. Par monstruosité, j'entends ici, non sans quelque malice polémique dans le choix du terme, un processus dont le coût énergétique est croissant au lieu de

tendre vers son niveau minimal, voire de produire plus d'énergie qu'il n'en consomme – la même opposition qu'entre un équilibre instable et un équilibre stable, ou qu'entre une réaction endothermique et une réaction exothermique. Des systèmes auxquels il faut en permanence apporter de l'énergie pour les faire perdurer, alors que pour d'autres, il faut au contraire apporter de l'énergie pour les défaire. Une telle et si coûteuse distorsion n'est d'ailleurs pas le propre de la société industrielle : les contraintes de la règle monastique par exemple, n'étaient pas moindres.

Si de telles monstruosité peuvent exister, perdurer, et finalement être érigées en modèles, c'est donc qu'elles sont soutenues par de puissantes nécessités sociales. Quand on y regarde de près, celles-ci ne s'imposent d'ailleurs qu'imparfaitement. Le trucage scientifique est beaucoup plus répandu que l'idéalisation de la science ne voudrait le faire penser, de même que l'organisation des entreprises ne parvient pas à éradiquer les modes de sociabilité qui s'opposent à ceux qui découleraient de la nécessité technique. Et la sexualité, la rivalité, ou la cupidité résistaient efficacement, derrière les murs des couvents, aux vœux de chasteté, d'obéissance et de pauvreté. L'humanité des humains est têtue.

L'étonnant est peut-être que ces ratés du travail scientifique restent en fin de compte à la marge, même si, ces derniers temps, les effets pervers du "*publish or perish*", combinés à ceux du financement privé, semblent prendre, en particulier dans la biologie médicale, des proportions qui deviennent inquiétantes. Comme Malraux, dans les *Voix du Silence*, le soulignait à propos de l'art, le faussaire est toujours le révélateur de ce qui est faussé à la base même des constructions les plus majestueuses d'une culture.

J'insiste sur tout cela parce que *a contrario*, plus la main de fer de l'efficacité technique globale s'éloigne, moins s'impose l'ascèse de la pensée scientifique.

2. Sciences grises, théorie et pratiques

Et là s'ouvre la question de la nature épistémologique de ce qu'il est convenu d'appeler les sciences humaines et sociales, et de leurs rapports avec les pratiques sociales. Dans le jargon scientifique on les oppose souvent aux "sciences dures". Je m'interroge toujours sur ce que sont celles qui ne sont pas dures : sont-elles molles, douces, tendres, moelleuses, conciliantes, cassantes, débonnaires, ou sensibles... ? Peut-être tout cela à la fois...

Au mieux, elles sont ce que j'ai appelé des sciences grises, reliant des îlots relativement restreints de scientificité avec des discours de nature mythopoiétique. Au pire, elles peuvent abriter des discours plus ou moins cohérents, qui se présentent comme savants, et qui sont en réalité de grands appareils idéologiques.¹ Pour revendiquer le label de scientificité, ils empruntent aux sciences quelques-uns de leurs rituels, parce que c'est une condition de crédibilité, au sein d'une société qui a comme on l'a vu institué la scientificité en organisateur culturel majeur.

Juste un petit exemple, glané dans l'un des dernier numéros de la revue *La Recherche* – vous voyez que j'ai de bonnes lectures – : vous savez que la confiance que la communauté scientifique fait aux énoncés accumulés par les chercheurs s'appuie en particulier sur leur répétabilité. Lorsqu'un résultat nouveau surgit, plusieurs équipes de par le monde essaient (en principe...) de le reproduire et vérifient que les mêmes conditions d'expériences produisent les mêmes effets. Or des petits malins ont choisi au hasard cent publications de psychologie se voulant scientifique, et ont tenté de les reproduire. Verdict : 61 % ne sont pas répétables. J'ignore si cette expérience est elle-même répétable et me garderai donc bien de vous l'asséner comme parole d'évangile. Je dis simplement qu'elle donne à penser.

Autre exemple : la psychanalyse. Comme ça, au hasard... Le chef de service cité ci-contre a parfaitement raison. Nous avons un jour invité un historien comme discutant d'un psychanalyste. À un moment il avait dit : "Vous parlez tout le temps de métaphore. Ce n'est pas scientifique". À la pause, je l'ai pris à part et lui ai expliqué que le statut métaphorique des concepts psychanalytiques était leur essence épistémologique même. Il m'a dit alors : "ce n'est donc pas une science, c'est une culture". J'ai acquiescé, – sans ajouter que dans le genre, l'histoire n'était pas mal non plus, cela nous aurait mené trop loin.

Malheureusement pour elle, la psychanalyse s'est longtemps donné la facilité d'asséner son discours comme une vérité révélée de nature scientifique. Elle paie aujourd'hui très cher de ne pas

"Le chef de service dit "la psychanalyse n'a rien de scientifique".

¹ Précision importante : dans ce texte, comme dans l'ensemble de mes écrits, il faut entendre idéologie au sens défini plus bas, p. 15, un sens qui n'a rien à voir avec celui, qui s'est malheureusement imposé, de discours rigide, totalitaire, et plaqué, matraqué par un groupe militant qui en fait à la fois un outil de combat et un garant de son unité. Je ne l'emploie donc nullement dans un sens péjoratif : elle est seulement le reflet, dans le champ du discours, de la diversité des enjeux à l'intérieur d'une société.

avoir su faire comprendre ce qui fait sa pertinence, la nature de son discours, le mode d'emploi qui en découle, et la modestie que l'un et l'autre impliquent.

Dans tous les cas, les sciences grises échouent à se rapprocher de l'idéal de validité universelle, parce qu'elles continuent à dépendre des enjeux nécessairement partiels de ceux qui les professent : or c'est justement à l'évacuation de cette partialité que travaille, et l'on a vu au prix de quelle ascèse, la communauté scientifique.

cf. ① pp.277 et 281 sqq, ②

Quand je dis partialité, je ne l'entend pas au sens habituel d'acharnement dans la mauvaise foi. Je veux dire qu'on pense toujours à partir de : à partir de questions qu'on se pose ; et les questions qu'on se pose émergent à partir des enjeux de ceux qui les posent. Enjeux bien sûrs individuels, mais nécessairement devenus collectifs du simple fait qu'ils sont parlés et donc partagés.

La plupart des sciences grises s'accommodent assez paisiblement de ce statut épistémologique bâtard. Une exception remarquable (et presque depuis son origine) est constituée par la psychologie "scientifique", hier sous la bannière de la psychologie expérimentale, aujourd'hui sous celle de la psychologie cognitive (que je ne confonds pas avec les neurosciences...). Elle a toujours dépensé en effet une énergie phénoménale pour faire croire et se faire croire à elle-même que sa structure épistémologique est la même que celle des sciences expérimentales "dures", en particulier celle de la biologie. Faute d'être à même de le prouver, elle se signale par une véritable fétichisation des rituels de la recherche scientifique les plus formels, notamment en matière de publication et de recrutement des chercheurs (alors que la sociologie, l'histoire ou la linguistique en ont un usage beaucoup plus pondéré). Un processus un peu parallèle, quoique différent, se retrouve dans les sciences économiques autour du fétichisme de l'économétrie. ²

La thèse que je défends ici, – qui est elle-même, je le revendique, une thèse partielle, – est donc celle-ci : les pratiques qui ont pour objet de réguler les relations entre les humains ne peuvent appliquer le modèle scientifico-technique, car une double finitude vient y limiter les flots de scientificité: l'omniprésence de l'imprévisible, qui les oblige en permanence à bricoler dans l'urgence avec le bric-à-brac qu'elles ont sous la main ; et le jeu combiné des alliances ou des antagonismes,

² Ces deux "faire semblant" dénotent au passage la place très particulière, dans le champ de l'idéologie globale, de ces deux jumelles ennemies que sont la psychologie et l'économie... mais approfondir cette question ici nous mènerait trop loin.

ouverts ou cachés, petits ou grands, qui organise toute vie sociale, et auquel elles n'échappent jamais.

L'incapacité corrélatrice des "sciences grises" à fonctionner sur le même modèle épistémologique que les "sciences dures" est trop souvent ramenée, y compris par de très bons esprits, à l'invocation de "l'humain", et à l'idée vague d'une spécificité qui n'aurait pas besoin d'être définie ou interrogée, et qui ferait préjudiciellement obstacle à toute prétention de la démarche scientifique à s'en mêler. Piètre escamotage, qui cache mal son enracinement dans la vieille crainte que toute formalisation de faits mettant en jeu des représentants de l'espèce "*homo sapiens*" mette à mal le fragile enracinement du pacte symbolique dans le contrat narcissique. Les démarches scientifiques prouvent, comme Diogène, le mouvement en marchant, et ont trop souvent pulvérisé toutes les présomptions préjudicielles d'impossibilité pour qu'on s'accroche à de si vulnérables lignes Maginot. Un certain humanisme naïf fait le lit d'un scientisme, non moins naïf, qu'il prétend combattre.

C'est dans l'analyse en temps réel, aboutissant à des constats peut-être révocables dans l'avenir, qu'on peut amorcer une théorisation de cette incapacité. Elle s'enracine directement, d'une part dans l'intrication de la standardisation des objets et de la temporalité longue, toutes deux inhérentes au système scientifico-technique ; et d'autre part dans le statut social des "sciences grises". Car, la question que nous nous sommes posée sur ce qui permet à l'appareil de production de science d'exister historiquement et socialement, (trouvant la réponse dans sa fécondité globale en termes d'innovation technique), peut aussi se poser à propos des "sciences grises". La thèse, qui infiltre tout cet exposé, est que leur existence sociale s'ancre dans un statut de ce que j'appelle "discours d'appui" des pratiques sociales³ au sens large : revêtant aujourd'hui la forme rhétorique de la scientificité, comme d'autres discours, naguère ou jadis, ont pu revêtir la forme de la moralité rationnelle ou la forme religieuse.

Elles sont donc en permanence ramenées à la temporalité courte des pratiques. On l'a vu, celles-ci ne peuvent attendre, et elles exigent un discours qui les mette en forme en permanence. Certes, les sciences grises, comme les sciences "dures", ont une latitude, qui peut être importante, et dont elles profitent pour développer, plus ou moins, ce que j'ai nommé plus haut des "îlots de

³ C'est à dire de pratique dans le champ des rapports sociaux en général, bien au delà donc du champ étroit du "social" au sens qu'on retrouve dans travail social, service social, cotisations sociales, etc.

scientificité", en modélisant des régularités statistiquement significatives, entre des "objets épistémiques" construits comme suffisamment standardisables (certains presque parfaitement, la plupart de façon très approximative, et certains au prix d'acrobaties épistémologiquement douteuses).

En tout état de cause, c'est toujours arbitrairement qu'une situation concrète est réduite à un modèle standardisé associé à une procédure standardisée. La complexité les déborde toujours infiniment. Ce n'est pas que la réalité "humaine" soit en elle-même plus complexe que la réalité des choses inertes : c'est que cette dernière n'est en général problématisée que lorsque s'approche la possibilité de la modéliser ; alors que beaucoup d'enjeux sociaux (et sans doute de plus en plus) font apparaître comme problématiques, voire gravement problématiques, des réalités bien plus complexes que celles que peuvent recouvrir les îlots relevant de la modélisation scientifico-technique.

Il y a à ce sujet un antagonisme structurel entre les pratiques qu'on peut dire "partielles" – celles qui sont définies par un aspect isolé qui a pu être plus ou moins bien modélisé (c'est le cas par exemple des rééducations spécialisées), – et celles qui sont définies par la prise en compte d'un objet total. Le thème des "multi-dys" est emblématique de cet antagonisme, mais on le retrouve aussi en médecine – entre les spécialités définies par un organe ou un système d'organes, et les "spécialités" qui prennent en charge la totalité d'un organisme, comme la médecine générale, la pédiatrie, ou la gériatrie (la psychiatrie pouvant être vue tantôt d'une façon, tantôt de l'autre, et portant donc structurellement l'antagonisme à l'intérieur d'elle). C'est le malentendu irréductible entre le vendeur du rayon "tout pour le fumeur", et le client qui vient y acheter des chaussures au motif que les fumeurs ne vont pas pieds nus...

Les pratiques, donc, font flèche de tout bois. "L'économie de cueillette" que j'évoquais plus haut, y fonctionne à plein : leçons tirées pragmatiquement de l'expérience, propositions glanées dans les travaux des sciences grises, résultats scientifiques généralement extraits du contexte (d'ailleurs généralement ignoré) dans lequel ils ont été produits, le plus souvent réduits à des énoncés simplificateurs, et sans donc que puisse être évaluées les limites de leur portée, sans parler des émissions médiatiques à grand spectacle ou plus largement du bruit de fond idéologique dans lequel baignent les praticiens. En outre les emprunts aux îlots de scientificité se font le plus souvent au prix de distorsions épistémologiques majeures : notamment corrélations statistiques rabattues

en maximes déterministes faute d'avoir intégré le mode d'emploi, il est vrai délicat, de la pensée probabiliste, et interprétées en outre abusivement comme relations de cause à effet (qu'il y ait un lien entre A et B n'établit pas que A soit la cause de B, ce peut être le contraire, et surtout A et B dérivent en général tous deux d'interactions complexes entre de multiples autres facteurs). L'histoire de la dame qui ne voulait pas d'un cinquième enfant parce qu'elle avait lu quelque part qu'un enfant sur cinq né dans le monde était chinois est à peine une caricature de bien des raisonnements qui pullulent dans les terrains de pratique et leurs discours d'appui.

Dans cette profusion de repères possibles, c'est évidemment l'idéologie qui guide les choix : on retient une idée ou un système d'idées parce qu'ils "plaisent", ce qui est évidemment bien éloigné du mode de pensée scientifique.

Cela n'empêche pas pour autant les praticiens et les groupes de praticiens de souffrir d'une triple épreuve

cf ②

celle de l'échec de leurs anticipations,
celle du désaccord entre eux et avec ceux qu'ils se reconnaissent pour alliés,
et enfin celle de l'incohérence.

Triple épreuve dans laquelle s'enracine la plus ou moins impérieuse nécessité de penser pour comprendre. Car la pensée est comme l'huître perlière : elle fabrique des perles parfois superbes, autour d'un grain de sable qui la fait souffrir. C'est quand "ça souffre" à l'un ou l'autre de ces endroits, que les discours mythiques sont mis à l'épreuve d'un travail critique qui, même quand il ne puise pas au même réservoir énergétique, peut commencer à ressembler à l'ascèse rationnelle de la pensée scientifique.

"le besoin de théoriser est étroitement lié au besoin de penser".

Le produit de ce patient et souvent désespérant travail de Pénélope, se déploie dans un champ de discours, dont la structure a en commun avec la science d'essayer de purifier, à partir des impasses que révèle l'épreuve de la réalité, le bricolage mythopoiétique initial. Reste qu'il s'en distingue par son impuissance à se sédimenter en corpus d'énoncés, et d'articulations entre ces énoncés, assez durablement établis pour être l'objet d'une confiance universelle, qui dispenserait de comprendre comment ils ont été construits.

En matière de scientificité, qui veut faire l'ange fait la bête. Il faudrait peut-être arrêter de donner le nom de science à des disciplines dans lesquelles se mélange inextricablement le certain

et le douteux, et qui n'en sont pas moins un réservoir de propositions et de notions prodigieusement utile pour alimenter le travail de pensée des praticiens. C'est pourquoi il est bon de leur réserver le beau nom de théorie.

Théorie au singulier, qui abrite pléthore de théories au pluriel. Mais celles-ci coexistent entre elles tout autrement que les théories scientifiques. Alors que ces dernières sont des ensembles déjà bien étayés, attendant l'épreuve d'une confrontation décisive à l'expérience et à une articulation entre elles, elles forment, elles, un ensemble mouvant, en perpétuelle recomposition, en perpétuelle confrontation, en perpétuelle mutation épistémologique. Et, malheureusement, leur attribuer le label de scientificité revient le plus souvent à les parer d'un statut sacralisé qui paralyse la pensée au lieu de l'aider.

"La théorie ça fait peur. "

"le mot théorie semble toiser les jeunes cliniciens comme s'ils manquaient de légitimité pour pouvoir en parler."

En fait, il faudrait prendre la théorie accumulée dans les bibliothèques, les revues, les conférences, les cours magistraux, comme une riche boîte à outils, doublée d'une riche accumulation de ces pièces dépareillées que chaque bricoleur accumule dans son atelier, parce que ça peut toujours servir...

Mais elle n'est rien, tant qu'elle n'est pas réutilisée, par des praticiens cherchant à comprendre quelque chose dans la complexité à laquelle ils se confrontent, et qui la remanient, la réarticulent à d'autres, bref la récupèrent pour leur propre théorisation. "Y a-t-il autant de théoriciens que de soignants ?" Je réponds oui, sans hésiter. À condition d'oser le sacrilège de faire descendre la théorie de son piédestal, pour la mettre à sa vraie place : dans la boîte à outils du bricoleur.

3. La tour de Babel et le tabernacle

Allons plus loin; Dans la préparation de la journée, le leit-motiv a été la pluralité (pour ne pas dire la tour de Babel) des références théoriques, et leur soumission aux effets de mode. Certes, des théories scientifiques en concurrence, des controverses scientifiques, et même des modes scientifiques, il y en a aussi beaucoup ; mais elles sont pour les sciences un insupportable caillou dans la chaussure, qu'elles travaillent assidûment à éradiquer. Si les prétendues sciences qui fabriquent le discours de référence des pratiques, dépensaient vraiment la même énergie à retrouver comment, en quel sens, dans quelle mesure, elles peuvent détenir chacune une part de vérité et une part d'erreur, pour construire ensemble un plus vaste corpus cohérent, on peut présumer que ça se saurait...

"quand on essaie de discuter on ne s'entend pas"

Il faut donc bien consentir à admettre que cette pluralité là n'est pas un simple échec à produire de l'unité. Elle a en elle-même une fonction.

Une culture se constitue, on l'a vu, autour de connivences dans les enjeux. Mais moins elle est totalitaire, autrement dit plus elle devient complexe, (la nôtre l'est prodigieusement), plus elle se subdivise sur le mode fractal en sous-cultures de plus en plus émietées, qui reflètent l'émiettement des enjeux et donc des espaces de connivence. Entre ces sous-cultures, il y a tout un réseau d'antagonismes partiels et d'alliances partielles, qui forment un paysage aussi tourmenté que la géologie d'une région soumise à de multiples forces tectoniques ou géophysiques. Et c'est ainsi que dans les cultures où le poids des contradictions contrebalance lourdement l'attachement à une parole commune, la mythologie prend la figure de champ de force des idéologies. Celui-ci révèle des vraies contradictions, qui ne sont pas de l'ordre du malentendu, mais qui témoignent de ce que, les uns et les autres, nous ne tenons pas à la même chose, et que dans le jeu des interactions sociales, nous avons à perdre ou à gagner, et chacun cherche à perdre le moins possible et à gagner le plus possible – moins de l'argent ou du pouvoir, encore que ce ne soit pas rien, mais surtout de la cohérence dans une identité chèrement construite.

Mais alors, "comment travailler ensemble?"

"Comment travailler ensemble alors que nous ne parlons pas le même langage ?"

Eh bien d'abord en comprenant que ce n'est pas parce que nous ne parlons pas la même langue qu'il y a des antagonismes entre nous, c'est parce qu'il y a des antagonismes entre nos enjeux que nous ne parlons pas la même langue. Et que constater des divergences, les repérer, les comprendre, ce n'est pas, en soi, vilain – en tout cas ce n'est pas nécessairement se faire la guerre : c'est d'abord faire travailler en nous et entre nous la tension entre le prix que nous attachons à conserver notre équilibre identitaire, et celui que nous attachons à vivre ensemble en connivence. Et cela, ce n'est qu'à la marge affaire de bonne volonté et de vertu, c'est d'abord affaire de consentement à être le lieu d'une mise en travail de la contradiction dont le *tempo* échappe à notre volonté.

En se demandant ensuite dans quels enjeux s'enracine au juste le désir de travailler ensemble, et s'ils sont assez puissants pour contrebalancer ceux qui nous séparent.

Sinon, alors en effet les antagonismes peuvent devenir la guerre. Mais si oui, alors on se retrouve ramené à une question d'interculturalité. Vous n'avez pas la même trajectoire, les mêmes ob-

jets d'identification, la même formation, vous n'avez pas pas lu les mêmes choses, bref vous ne venez pas du même pays. Vous êtes exactement dans la même situation qu'un couple parental qui découvre qu'il est bien difficile, de se présenter uni face à ses enfants, alors que chacun a apporté avec lui la synthèse fragile qu'il a bricolée, et ses parents avant lui, entre toutes les lignées qui ont convergé vers sa naissance. Et que ni l'un ni l'autre ne sait au juste ce qu'il est prêt à accepter de perdre, pour bâtir dans la durée une nouvelle synthèse du même ordre.

"qu'on fait rencontrer en nous plusieurs théories pour pouvoir les mettre en dialectique."

Avec cette circonstance supplémentaire, qui n'a rien d'anecdotique, c'est que, s'agissant de votre travail, comme de celui de tous les praticiens, vous avez rarement devant vous une durée suffisante pour y parvenir, assez de temps dans des journées bien occupées, assez d'investissement sur un travail qui n'est quand même pas toute votre vie. Déjà dans un couple, en n'étant que deux, avec un enjeu commun de première importance, il faut tellement de temps et avec un résultat si peu garanti !

Alors, dans une équipe, on est souvent plus près du genre de bricolage interculturel qui peut s'amorcer sur un quai de gare, avec des étrangers avec qui on engage vaille que vaille la conversation. Ça n'a rien de mirobolant, mais ce n'est pas rien, c'est même beaucoup mieux que rien. Comme dit Ruckert, un poète allemand cité par Freud, "Ce que nous ne pouvons atteindre en volant, nous devons l'atteindre en boitant. [...] Les Écritures nous disent que boiter n'est pas un péché".

Revenons maintenant à la fonction mythopoiétique de la langue et de la culture, et à son triple travail de mise en ordre, pour nous demander d'où vient l'énorme énergie que suppose ce travail collectif. Il ne suffit pas de dire que c'est l'humanité qui est comme ça, et que ça la distingue des autres espèces vivantes. Ça, c'est un peu la *virtus dormitiva* de l'opium. Sans aller chercher dans la paléontologie comment l'espèce humaine en est arrivée là, question au demeurant passionnante, on peut se demander en termes d'économie psychique comment chaque génération trouve son compte à reprendre et poursuivre un processus aussi complexe et coûteux.

cf ③ p.143 et *passim*

C'est qu'il permet à chacun d'exorciser ses terreurs archaïques, de dévoration, de morcellement, de dissolution, de meurtre, etc. en y incluant même les fantasmagories paradisiaques d'amour fusionnel, éternel et infini, d'omnipotence, d'immortalité, etc., qu'il a fallu en même temps refouler, et qui du coup, secondairement, viennent s'ajouter aux figures primitives de l'horreur,

sous les espèces des fantasmes de séduction incestueuse. Le paradis imaginaire devient une région de l'enfer imaginaire.

Ce processus n'a pas seulement été coûteux dans le temps lointain où il nous a fallu consentir à faire partie de la communauté humaine, en adhérant implicitement au pacte symbolique qui la constitue. Malheureusement, il l'est tout au long de notre vie. Car ce pouvoir de mise en ordre tient bien mal ses promesses. Sans même parler de la fragilisation inhérente à la nécessité de le transmettre aux petits sauvages qui n'arrêtent pas de venir nous rejoindre (la reproduction sociale), il est perpétuellement battu en brèche par de mauvaises surprises, dans chacun de ces trois espaces naturel, social, et psychique. Si bien qu'une part très importante des processus sociaux, dans toutes les sociétés connues, est dévolue à ce qu'on pourrait appeler en souriant la maintenance de cet ordre symbolique, et à son ravaudage lorsqu'il est mis en défaut.

cf ③, p.144

Parmi les nombreux processus mis en œuvre à cette fin, l'un de ceux qui peuvent nous intéresser ici consiste à adosser à la fiction d'un *Savoir* mythique, éternel et cohérent de part en part, la collection bariolée, changeante et disparate des savoirs sur le monde, bricolés et rebricolés en permanence par chaque individu et chaque communauté humaine réelle. Pour le différencier, j'écris ce *Savoir* là avec un S majuscule. Ce *Savoir*, par essence postulé, doit être en lieu sûr, à l'abri des atteintes de la quotidienneté

cf ① pp.203 sqq

Il faut d'abord pour cela qu'il soit réputé n'être accessible qu'à un petit nombre d'initiés, – qui ne peuvent bien sûr le posséder, puisqu'il n'existe pas. Cette imposture nécessaire est comme un service qu'ils rendent au reste de la communauté, en échange de bénéfices narcissiques considérables. Elle n'est par ailleurs tenable que si ces détenteurs présumés sont en même temps détenteurs de multiples savoirs, et notamment de ceux dont on n'a l'usage que dans des circonstances exceptionnelles et que la grande majorité des humains ordinaires n'a donc aucune raison de posséder. Cela revient à prêter à celui qui a beaucoup de savoir le *Savoir* absolu.

Le *Savoir* doit d'autre part n'être formulable qu'en une langue ésotérique. Cette langue ésotérique a la même fonction que le tabernacle dans lequel Moïse avait enfermé les tables de la Loi, et l'église catholique le Saint-Sacrement. Elle est en général le détournement d'une vraie langue, souvent une langue morte, comme l'a été le latin d'église, ou l'hébreu avant d'être ressuscité comme langue vivante par l'État d'Israël, et parfois une langue qui se parle ailleurs. Elle remplit même le

plus souvent sa fonction de langue à l'intérieur de la communauté des initiés, permettant l'échange et l'élaboration de leurs savoirs et de leurs idéologies. C'est à usage externe qu'elle est fétichisée. Et, comme les tables de la Loi et le Saint-Sacrement, elle est exhibée en des circonstances rituelles, juste assez pour entretenir la croyance en elle, pas assez pour que soit mise en doute l'universalité et l'infinie cohérence présumée du Savoir qu'elle abrite.

Dans la société industrielle, c'est la langue de la communauté scientifique qui est ainsi utilisée. Une langue bien vivante à l'intérieur des espaces sociaux où elle forge patiemment ses savoirs, mais qui, inaccessible au commun des mortels, sert pour tout le reste de la société de tabernacle à la Science, cette divinité imposante et mystérieuse, révérée et redoutée. Souvent au grand dam des scientifiques eux-mêmes. Parfois aussi avec leur complicité intéressée : c'est ainsi que très tôt, les médecins ont systématiquement substitué des noms barbares, d'origine en général latine ou grecque, aux noms populaires de multiples affections ou symptômes, et cela bien au-delà de ce qu'exigeait la nécessité évidente de créer de nouveaux mots pour de nouveaux concepts.

Comme toute langue sacrée, elle est bien sûr exhibée juste ce qu'il faut, – cela s'appelle la vulgarisation. Et cela démontre bien l'utilité des journées d'étude solennelles auxquelles les praticiens sont conviés régulièrement, pour s'entendre délivrer du haut de la chaire (et la chaire du professeur ne fait qu'un avec la chaire du prédicateur), de majestueuses vérités... J'espère que malgré la disposition de la salle, nous échappons aujourd'hui, vous et moi, à la fascination de cette mise en scène.

4. Le traitement contemporain de la mésinscription et l'inévitable imposture des experts

Faisons un pas de plus. La psychiatrie, ce n'est pas n'importe quel espace de pratique. Et là ça se complique encore. Ceux qui auraient déjà lu ou entendu mes élucubrations concernant ce que j'appelle la mésinscription vont penser que je radote, mais je vais les réitérer pour les autres.

À l'intérieur de ce gigantesque travail collectif permanent de maintenance et de ravaudage de l'ordre symbolique, il convient de faire un sort particulier aux réponses sociales visant les sujets dont le comportement, les paroles, l'apparence physique, etc., sont perçus comme un retour intempestif et insupportable de l'une, ou l'autre, ou plusieurs, de ces fantasmagories archaïques qu'il nous a été à tous si essentiel, et si difficile, d'extraire de nos vies. Ces sujets deviennent alors ce

cf. cf ① pp 201sq, ③ pp.14 sq,

④

que j'appelle des objets mésinscrits. Le défi qu'ils lancent par leur seule existence, il se pose et s'est toujours posé à toutes les sociétés ; mais chacune, en fonction de son organisation symbolique particulière, trouvent des moyens d'essayer de le relever qui lui sont propres.

Toutefois, à l'intérieur de cette diversité, on retrouve un schéma relativement simple et immuable.

Il consiste d'abord à assigner aux sujets inquiétants le statut d'emblème de la menace dont ils sont porteurs. C'est-à-dire qu'ils ne sont plus des sujets, mais des signifiants incarnés.

À partir de là se développe ce que je nomme le processus de réduction de la mésinscription – réduction à tous les sens du terme : la mésinscription se réduit aussi bien comme une position ennemi que comme une fracture, une expression mathématique ou une sauce.

Ce processus de réduction se décompose en, d'une part un traitement des personnes ainsi désignées comme emblèmes, et d'autre part, un discours construit, qui, faute de pouvoir réintégrer le non-sens qui s'est ouvert de leur fait dans la trame du sens, comme un trou béant, l'enkyste dans une sorte de coque rigide, dont la cohérence forcée a une sorte de fonction conjuratoire. Traitement et discours conjuratoire sont étroitement corrélés, mais nous allons d'abord les détailler séparément.

Le traitement est un traitement, très concret, un traitement des corps⁴. Il combine, de façon variable, un petit nombre de pratiques élémentaires, qu'on peut regrouper par catégories.

Une première série de pratiques, les plus simples, consiste simplement à faire disparaître l'objet mésinscrit de l'espace social : la mise à mort ; l'expulsion ; l'enfermement.

Une deuxième série consiste à l'y maintenir en se protégeant du maléfice dont il est porteur. Elle se subdivise à son tour en deux selon le regard porté sur l'objet mésinscrit : soit il est perçu comme intrinsèquement identifié à ce dont il est emblème, et on peut au mieux en changer l'apparence, souvent sous la contrainte, le déguiser en quelque sorte en personne "normale" pour dissimuler au regard social l'état de choses inquiétant; ou à défaut, avec la même finalité, utiliser le marquage, corporel ou vestimentaire, qui permet de le tenir à distance, ou plus subtilement, de se

⁴ Il faut l'entendre ici traitement au sens où l'on parle du traitement des eaux usées, et non au sens médical du terme (quoique il arrive que ces deux sens n'en fassent qu'un...).

garder d'attendre de lui ce que notre culture nomme, justement, "normalité", c'est-à-dire ce qui entretient la confiance dans le respect du pacte symbolique par lequel les autres et nous nous garantissons mutuellement contre le retour de la sauvagerie.

Enfin, on peut chercher à le dissocier, comme personne, de ce dont il est porteur, en considérant qu'une puissance maléfique s'est emparée de lui, (c'est le sens propre du mot "aliéné") et avoir recours alors à des procédures pour chasser, réellement ou, plus souvent, magiquement, cette force étrangère qui le contrôle : c'est le modèle de la possession, qui peut être corrigée par l'exorcisme ; ou le modèle de la maladie, qui peut être corrigée par le soin médical. Je comprends qu'il puisse être un peu rude pour des "soignants" d'assimiler celui-ci aux pratiques d'exorcisme, mais il est important de réaliser que, par des voies généralement différentes (quoique, à bien y regarder, pas toujours), la visée est exactement la même.

À un moment donné dans une culture donnée, l'une de ces pratiques domine les autres, est à son tour érigée en emblème de la "bonne" réponse sociale, les autres étant alors soit un appoint, soit carrément honteuses et clandestines.

Les discours conjuratoires sont, eux, infiniment variés ; aussi variés que les cultures elles-mêmes. Comme ce sont ces discours que l'on retrouve souvent comme substituts, si j'ose dire, *Canada dry*, de la théorie, il est peut-être utile d'en détailler un peu les ressorts.

Premier ressort, à la base de l'édifice : la convocation de ce que j'appelle les signifiants balises⁵. Lorsque, au détour d'une expérience concrète de la réalité, s'annonce le retour d'une angoisse archaïque, en elle-même innommable, s'interpose, comme une balise annonçant le danger, un signifiant métaphoriquement proche, qui est, lui, solidement arrimé à la trame symbolique de la culture à laquelle on appartient. C'est en somme une nouvelle application d'une blague que j'aime beaucoup, et qui en a beaucoup d'autres – celle de l'homme qui a perdu sa montre dans un bois où il fait noir, mais préfère la chercher sous un réverbère, parce que là, il y a de la lumière.

Par exemple il est vraisemblable que ce qu'il est convenu d'appeler la folie, pour prendre l'un des signifiants qui ont le moins mal traversé les siècles, provoque la même terreur et le même désarroi à toutes les époques et dans toutes les civilisations. Mais le Moyen Âge pour y faire face

5 L'image de la balise est la plus juste que j'aie trouvée, indépendamment du plaisir de jouer sur les "mots valises" chers aux sémioticiens, qui désignent tout à fait autre chose...

convoquera la possession du démon ou le péché, l'âge classique la déraison, et la modernité, la maladie mentale. Par suite, c'est de ce que désigne ce signifiant balise que l'objet mésinscrit devient emblème, et non plus de l'innommable qu'il évoque. Un déplacement qui atténue déjà beaucoup l'angoisse initiale. Un ourlet a transformé l'accroc en boutonnière...

Le deuxième ressort, qui s'appuie sur le premier, consiste dès lors, à faire fonctionner massivement, aux marges de ce trou noir, et à partir du ou des signifiants-balises, les repères symboliques organisateurs structurant le cœur même de la culture considérée. Comme si chaque culture avait besoin de convoquer ce qu'elle a de plus essentiel pour conjurer ce qui la menace le plus. Du coup d'ailleurs, l'analyse des discours autour de la mésinscription est une excellente porte d'entrée dans celle des ressorts fondamentaux d'une culture. Dis-moi comment tu essaies de penser ceux qui évoquent l'impensable, et je te dirai qui tu es.

Quant à la corrélation entre traitement dominant et discours dominant, elle est éclatante si on regarde l'histoire d'un peu haut, même s'il n'est pas toujours facile d'en comprendre le lien. À l'ère féodale, le mode de traitement dominant est l'expulsion, et l'assignation symbolique s'organise autour des catégories du sacré. Entre le XVII^e et le début du XX^e siècle, le mode de traitement dominant est l'enfermement, et l'assignation symbolique s'organise autour des catégories de la moralité et de la rationalité, qui en fait n'en font qu'une. Et le milieu du XX^e siècle, qui a vu le triomphe d'un mode de traitement qui confère, à une caste de présumés experts, le pouvoir magique de détruire, à l'intérieur de l'objet mésinscrit, le pouvoir maléfique qui s'est emparé de lui, a vu en même temps l'assignation symbolique s'organiser autour des catégories de la santé.

Toutefois, comme dans notre culture complexe et massivement contradictoire, il n'y a plus un discours unique, chacun des systèmes idéologiques dans lesquels se retrouvent les individus et leur groupe sociaux d'appartenance secrète le sien, comme une déclinaison spécifique du discours dominant. Si bien que l'interprétation de l'innommable y devient un lieu de querelle, voire de guerre de religion. Vous commencez peut-être à voir la pluralité des repérages théoriques montrer le bout de son nez.

Si les guerres de religion en général sont si violentes, c'est parce qu'elles témoignent de ce que là où il devrait y avoir un unique Savoir, comme rempart face à la menace toujours présente du retour du chaos, elles donnent à voir une multiplicité intolérable. Et les divergences qui après tout

pourraient coexister plus ou moins pacifiquement, dans des territoires différents, pour des enjeux différents, se retrouvent dans une lutte au couteau pour conquérir la place de dépositaire d'un Savoir unique. Quand cette guerre fait rage dans les espaces de pratique, elle exacerbe en chacun le soupçon latent d'être dans l'imposture en étant désigné à la place de présumé expert – que vaut le savoir d'un expert s'il est relatif ? Et en plus, dans une culture où l'information circule vite et partout, la multiplicité n'échappe pas au bon peuple, et fragilise encore plus la présomption d'expertise des praticiens ?

"comment amener les parents à faire un choix éclairé" devant "la multitude d'informations des parents?"

Longtemps la psychiatrie, a trouvé pour éviter la guerre de religion la même position de compromis que le Saint Empire au XVI^e siècle : "*cujus regio, ejus religio*" – chaque sujet devait avoir la religion de son prince : c'est-à-dire que chaque praticien devait avoir la référence théorique de son chef de service. Je ne sais pas si c'est encore vrai, les juxtapositions de fiefs inexpugnables me semblant aujourd'hui contrebalancées par des interactions institutionnelles plus complexes.

Ce n'est pas seulement la multiplicité synchronique qui vient fragiliser la croyance dans le Savoir. C'est aussi la variabilité dans le temps. Et singulièrement dans une société où le temps s'accélère au point que chacun, dans une seule carrière, voit défiler plusieurs système candidats à la vérité éternelle, et parfois à un rythme qui donne le tournis.

"Cette journée intervient après le départ d'un grand nombre de psychologues anciens modèles, travaillant avec la psychanalyse et/ou la thérapie institutionnelle"

"les mutations des différents modèles comme autant de diagnostics subissant l'effet d'une mode du temps"

Certes, les modèles sacralisés de la scientificité ont permis longtemps de contourner cet obstacle, grâce à l'un des mythes fondateurs des sociétés modernes, la croyance dans le progrès indéfini, qui invalidait presque automatiquement le passé. Malheureusement, dans les sociétés postmodernes, comme on dit, cette croyance, sans disparaître complètement, s'est considérablement affaiblie, pour faire place à la représentation d'une valeur de la nouveauté comme nouveauté, dont la mode est en effet le paradigme.

Le troisième ressort, qui à vrai dire, est commun à toutes les constructions idéologiques, mais qui prend ici un relief singulier, c'est l'établissement de ponts de neige par dessus les contradictions internes à chaque discours, qui pourraient mettre en péril leur apparence de cohérence, sous les espèces de signifiants polysémiques judicieusement placés aux articulations clés. Pour les reconnaître, un truc très simple : repérez les "tartes à la crème", qui envahissent la langue de bois de chaque espace de pratique, – vous savez, ces mots qu'on a constamment à la bouche en se gardant bien d'en interroger le sens...

"(...) soigner. A savoir d'une part, prendre soin et d'autre part réparer/guérir"

"on n'est pas là pour soigner l'acte mais pour soigner la personne"

Un exemple s'impose en ce lieu : celui du mot soigner. Ici, on soigne, évidemment. Mais chacun sait bien confusément que soigner ça veut dire beaucoup de choses. Sauf que l'emploi d'un vocable unique permet de faire comme s'il allait de soi que ces sens ne seront jamais en contradiction entre eux. Il referme immédiatement le soupçon que fondamentalement, ils pourraient être contradictoires. Et son usage litannique dans le discours quotidien fait ressortir à quel point celui-ci a fonction de rituel conjuratoire.

Enfin, dans une sorte de mise en abyme, et de la même façon que dans un contexte donné, il y a toujours un mode de traitement de l'objet mésinscrit qui est érigé en emblème des autres, il y a presque toujours une catégorie d'objets mésinscrits qui sert d'emblème à l'ensemble de tous les autres, un emblème des emblèmes en quelque sorte : par exemple, dans les dernières décennies, nous avons connu successivement l'enfance inadaptée, la toxicomanie, et l'abus sexuel. Et, plus récemment, une figure qui surprendra peut-être : celle de la victime.

Tout cela est, faute de temps résumé un peu vite, et donc un peu à la serpe, mais vous avez sûrement de vous-même entrevu à quelle place vient s'y inscrire la psychiatrie.

Parmi les figures de la mésinscription, deux figures ont un statut assez particulier : la folie, et la délinquance (plus précisément le couple vol/meurtre). Au contraire de celles qui émergent comme dominantes de la façon la plus aiguë, quitte à ce que ce soit la plus fugace, ce sont des assignations généralistes en quelque sorte, protéiformes aussi, bref attrape-tout ; elles ont traversé les siècles, tout en ayant été successivement vues à travers le filtre de catégories fort différentes. La psychiatrie incarne, en ce qui concerne la folie, le dernier en date de ces filtres.

Historiquement, le mot même de psychiatrie a été une renomination, assez tardive, de la médecine aliéniste. Il n'est pas inintéressant de relever au passage que c'est en disputant le fou meurtrier à la justice que la médecine a d'abord pris rang pour succéder à la moralité comme organisateur central de la culture occidentale. Et en même temps, la médecine aliéniste a représenté une forme de transition assez fascinante, puisqu'elle associait l'enfermement, qui est donc le mode de traitement qui dominait depuis le XVII^e siècle, avec l'assignation de la mésinscription à la médecine, qui triomphera au XX^e siècle. Elle avait un pied dans le passé et l'autre dans l'avenir. Les contradictions et soubresauts de la psychiatrie depuis 50 ans, et en réalité depuis plus longtemps mais de façon moins aiguë, s'éclairent de ce caractère hybride.

Le traitement contemporain de la mésinscription (dévolution à l'expert et organisation autour des catégories de la santé), dans lequel la psychiatrie a donc tenu une place historiquement nodale, a pour effet d'exacerber tout ce que j'ai évoqué dans la première partie de cet exposé, du fait d'un rapport très particulier au savoir, avec ou sans majuscule, sur lequel nous allons maintenant nous étendre un peu.

Dans la pratique sociale ordinaire, le dépôt du Savoir dans le tabernacle marche plutôt bien. Dans les pratiques contemporaines vouées à la réduction de la mésinscription, c'est un peu plus compliqué. Ce qui s'y concentre par construction, c'est donc tout ce qui résiste à la mise en sens, mais aussi une armée de praticiens, qui, en 50 ans se sont multipliés exponentiellement, et qui appartiennent pour la plupart à des métiers eux-mêmes d'apparition récente. Là, il ne s'agit donc plus d'une toute petite caste d'experts supposés de haut niveau, et "rémunérés" socialement par un statut très valorisant, mais d'une armée impressionnante de ce qu'on pourrait appeler des experts de proximité, un prolétariat d'experts, bien plus nombreux que ne l'étaient jadis les curés de campagne sous la houlette de la Haute Église. Ceux-ci sont pris entre le marteau et l'enclume, à la fois mis en demeure d'apparaître aux yeux du reste de la société comme détenteurs du Savoir, et confrontés pendant tout leur temps de travail à l'inquiétante étrangeté des objets mésinscrits, qui les renvoie à chaque instant à l'impuissance de leurs savoirs partiels à exorciser le trouble et la terreur qu'elle produit.

Ce serait intenable si le système n'avait heureusement secrété une organisation pyramidale, à chaque étage de laquelle chacun supporte d'être considéré par l'étage inférieur comme détenteur du Savoir, parce qu'il s'appuie lui-même sur la croyance en un tabernacle situé au-dessus de lui. Par exemple, ici, les objets de la pratique, ceux que vous nommez les patients, et plus encore leur entourage, sont persuadés du Savoir des infirmiers ou des éducateurs, qui sont eux-mêmes persuadés du Savoir des psychologues, qui sont persuadés selon les cas du Savoir des psychiatres, ou de celui des universitaires, ou de celui des psychanalystes.

Au sommet de la pyramide, il y a ceux qui ne peuvent s'en remettre à personne. Ceux-là sont contraints de se débrouiller eux-mêmes avec leur imposture. C'est pour cela que je les appelle les augures, en référence à une plaisanterie qui circulait à Rome et qui disait que deux augures ne peuvent se regarder sans rire. Mais ce qui rend l'imposture à peu près gérable, même pour eux,

"La part d'inquiétant perçue chez l'autre, dans une rencontre, peut nous mettre en difficulté avec l'ajustement et nous oblige alors à faire avec ce qu'on a quand ça se présente à nous."

"Comment s'ajuster à cet objet si difficile pour ne pas dire dangereux, si différent, chez qui les processus psychiques attaquent de manière défensive l'altérité tant celle-ci paraît être impensable, insoutenable ?"

cf ① pp.208 sqq

"le postulat que pour pouvoir être un praticien et il nous faut nous référer à un ou des modèles théoriques"

"on est de bon praticiens mais pas forcément de bons théoriciens"

"le fantôme de la fac"

c'est qu'à mesure qu'on s'éloigne des praticiens de proximité, on a de moins en moins affaire concrètement à la mésinscription, ou on a affaire à elle dans un cadre relativement protégé, la consultation par exemple ; et à l'extrême on n'y a plus à faire du tout. Du coup leur malaise n'est pas pire que celui des scientifiques en général, lorsqu'ils sont convoqués par les *media* pour délivrer la vérité quasi-divine de "la Science" – eux qui ne sont en mesure que de résumer l'état d'un vaste chantier dans lequel chaque réponse à une question en ouvre plusieurs nouvelles.

Bien entendu cette hiérarchisation difficilement contournable a des effets dans un registre tout autre, celui des antagonismes sociaux réels, et notamment des rapports de domination. Non seulement elle met parfois juridiquement les augures en position de pouvoir, juridiquement et économiquement, mais surtout elle commande le sentiment de légitimité sans lequel aucune pratique n'est possible. Ces rapports de pouvoir autour du langage n'ont du reste rien de nouveau.

Dans ce contexte, chacun à sa place développe des stratégies langagières, en fonction de ses intérêts propres. Il ne faudrait toutefois pas trop s'arrêter au bruit induit par la multiplicité foisonnante des "références théoriques", car au delà, il y a quand même des structures fondamentales qui simplifient quelque peu le paysage, en ce que les stratégies autour de l'enjeu commun qu'est la tentative de dresser un cordon sanitaire, pour résister aux attaques dont les objets mésinscrits sont auteurs de par leur existence même, sont en leur fond beaucoup plus consensuelles, même si elles ne le sont pas tellement plus dans le détail.

Ce n'est pas par hasard si le regard contemporain, à l'intérieur de la norme générale de scientificité, à très tôt retenu comme central le mode de pensée médical comme modèle de la régulation sociale en général, et du traitement de la mésinscription en particulier. Car la science, autour du paradigme dominant de la physique, a longtemps pensé à partir du concept central de loi (des lois physiques explicitement calquées sur les lois politiques, puisqu'à l'origine elles étaient supposées avoir été édictées par un Dieu agissant comme un souverain éclairé). Par contraste, la médecine a été la première, à partir de la révolution médicale du début du XIX^e siècle, à penser en termes de systèmes d'équilibre modélisables, anticipant sur les évolutions sociales ultérieures (y compris de la plupart des sciences majeures).

L'ennui est que, si ce modèle peut s'appliquer assez bien à la mésinscription quand on en reste aux généralités abstraites, il entre en conflit, au niveau des pratiques concrètes, avec des schémas

"la parole est dangereuse"

quelqu'un s'entend dire en réunion "vous ne pouvez pas penser ça".

"la théorie vient poser la question de savoir comment on accueilli dans un dispositif, et quelle place légitime reconnaissable cela nous permet d'avoir".

de pensée très différents. Je m'en tiendrai ici à deux de ces conflits, les plus importants, celui qui tourne autour de la fonction du diagnostic, et celui qui concerne l'objet même du soin.

Le diagnostic médical, c'est supposé être, et c'est en général, le pont qui relie un syndrome, c'est-à-dire un ensemble bien déterminé de symptômes, à un modèle de déséquilibre systémique, ce qu'il est convenu d'appeler une pathologie, et par là un ensemble de règles procédurales, un traitement, permettant, quand on a de la chance, de ramener ce déséquilibre à l'équilibre physiologique qu'on s'est donné comme norme, et quand on a moins de chance, de se contenter de s'en rapprocher au plus près. C'est donc un outil conceptuel dont la clinique peut user, quitte à le moduler quand on a affaire à un tableau atypique.

Mais s'agissant de la mésinscription, cet usage opératoire est parasité, voire supplanté, par l'impérieuse nécessité préalable de nommer ce dont l'objet mésinscrit va être reconnu emblème.

"à quel point la rencontre est singulière et ne peut s'inscrire dans un schéma théorique sans faille, sans surprise."

D'ailleurs, pendant le siècle et demi où la psychiatrie n'avait à sa disposition qu'une gamme très restreinte d'outils thérapeutiques pragmatiques, adossé à des modèles explicatifs souvent mythiques, donc avant de disposer des psychotropes, et de modèles biochimiques (qui d'ailleurs sont encore bien loin de rendre compte des tableaux cliniques), elle dépensait déjà le plus clair de son énergie à classer, classer, classer. Une nosographie foisonnante, quasi-cancéreuse. Dans le chapitre de l'Histoire de la folie intitulé "Le fou au jardin des espèces", Foucault notait implicitement, dès le XVIII^e siècle, la parenté de ce mode de pensée avec les classifications de Linné ou de Buffon.

Dans le cas qui vous sera présenté cet après-midi, vous entendrez successivement : "je perçois les troubles autistiques de cet enfant" puis, après un bilan dans une consultation spécialisée, "la mère, en larmes, m'explique que son fils est autiste". Vous avez bien compris qu'au départ, on a un enfant dont l'état inquiète l'entourage, et une soignante que le mot autisme a aidée à commencer à comprendre ce que cet enfant lui donne à voir. Et à l'arrivée, cet enfant est devenu "un autiste". Mieux, il est devenu, socialement, l'incarnation de l'autisme. C'est le même processus qui fait, d'après ce que j'entends de toutes parts, que la stricte obligation de classer dans l'une des catégories du DSM V, au plus vite, quiconque prend contact avec la psychiatrie, transforme ce qui est supposé être un relais pour mieux penser, en un obstacle à la pensée.

"un tableau de psychose infantile qui n'existe plus dans les classifications actuelles"

Pour ce qui est maintenant de l'objet même du soin, c'est encore un peu plus embrouillé. D'un côté, la requête sociale est clairement que la grande armée des experts se porte garante de sa capacité à maîtriser le pouvoir destructeur (réellement parfois, imaginativement toujours) de l'inquiétante étrangeté. Si elle ne le peut dans l'immédiat, elle incarne la promesse implicite d'une maîtrise à venir, qu'elle est en général bien en peine de tenir. Pour qu'elle puisse ainsi émettre ce genre de chèque sans provision, il lui faut au moins, verser des acomptes, c'est-à-dire faire disparaître ou gommer dans l'urgence les manifestations les plus inquiétantes ; en langage médical cela s'appelle faire disparaître le symptôme.

Entendons-nous : en médecine somatique, le traitement symptomatique est aussi chose importante. Mais il intervient en quelque sorte en appoint. Il n'est pas, ou plutôt il n'est plus depuis deux siècles, la principale ambition de la médecine. Il demeure, au contraire, l'essentiel de la pratique psychiatrique.

5. L'identification au sujet méinscrit vs la maîtrise du trouble qu'il produit

Enfin, il est arrivé, pendant les trente glorieuses, un avatar imprévu, quelque chose qu'on avait jamais vu ailleurs et auparavant : une grande partie du personnel voué à la réduction de la méinscription s'est structuré autour d'enjeux qui pourraient passer pour personnels, (mais des enjeux personnels qui se retrouvent chez des milliers de personnes, cela s'analyse comme un enjeu social), sans aucun rapport avec le modèle moderniste sur lequel je me suis longuement attardé. Peu importe ici à quoi cela est dû, j'ai passé beaucoup de temps à essayer de le comprendre et je n'ai pas encore tout compris. Cet enjeu, c'est l'identification en miroir à la souffrance des sujets dans leur travail pour se constituer une unité interne. ce qui revient à vouloir rendre à l'objet méinscrit son statut de sujet. Je reprends ce que j'ai déjà cité plus haut : "on n'est pas là pour soigner l'acte, on est là pour soigner la personne".

Si la psychanalyse, ou plus largement ce que vous appelez pudiquement la psychologie dynamique, ainsi que la psychiatrie institutionnelle, ont pu paraître alors dominantes dans certains espaces, elles n'ont pas été la cause de cette irruption inattendue, elle en ont été le reflet et la mise en forme idéologique.

Dans les années 70 à 90, cet enjeu a pris une telle ampleur qu'on a pu croire qu'il allait l'emporter sur celui de contrôler d'une façon ou d'une autre le dangereux pouvoir de l'objet mésinscrit. C'était une illusion de toute façon, car l'antagonisme entre les deux enjeux partageait intérieurement chacun. Et chacun sait qu'à partir du début des années 90, et en évidente corrélation avec les bouleversements économiques et sociaux, voir géopolitiques, que l'on connaît, la roue a tourné et que cette position est aujourd'hui sur la défensive. Mais elle n'est pas morte, et n'est pas propre aux survivants de la génération qui l'a vu naître.

Il faut ici repartir de la phrase clé de l'argument de ces journées : " **C'est autour du patient que nous proposons de rassembler nos questionnements.**"

Soit. Mais que voulons-nous au patient ? vous allez tous répondre que vous lui voulez du bien. Tenons cela pour acquis, en se souvenant quand même que c'est aussi pour leur bien – le salut de leur âme, était alors le bien le plus précieux – que l'on a brûlé bien des hérétiques et bien des sorcières. Supposons même que vous lui ne lui vouliez que du bien, ce qui n'est déjà pas si sûr, car je soupçonne que ça dépend des patients et des moments. Mais de toutes façons, êtes-vous sûrs de tous lui vouloir le même bien ? D'autant que lui-même ne sait pas forcément au juste quel bien il a envie qu'on lui souhaite.

Or je tiens pour vraisemblable que dans le contexte que je viens d'évoquer, la principale divergence au sujet du bien que l'on lui souhaite est entre ceux qui présument que puisque son état EST une maladie, sans se demander d'ailleurs "qu'est-ce que c'est au juste une maladie?", tout ce qui est bon pour protéger les autres du trouble et de l'angoisse qu'il provoque, est par définition bon pour lui; et ceux qui pensent que ce qui est bon pour lui est de l'aider à pacifier son chaos intérieur.

Cette divergence est telle qu'elle serait une lutte sans issue, si en fait, je le répète, la ligne de partage ne passait pas à l'intérieur de chacun. Et si, du coup, la voie pour commencer à travailler un peu mieux ensemble n'était pas que tous en viennent à reconnaître que ce qu'ils combattent dans l'autre, c'est une part reniée d'eux-mêmes. Ce qui est pénible à admettre, mais est souvent le commencement de la sagesse.

cf ③ pp.169 sqq

Références des autres textes de l'auteur auxquels il est fait renvoi dans les commentaires.

① *La formation en psychologie. Filiation bâtarde, transmission troublée*, P. MERCADER ET A.-N. HENRI (dir.), Lyon, PUL 2004

② *De l'obscur objet de la théorisation à l'obscur passion de théoriser*, in G. GAILLARD, P. MERCADER, J.-M. TALPIN (dir.) *La partialité comme atout dans les sciences humaines*, Paris, In Press, 2011,

③ *Penser à Partir de la Pratique*, G. GAILLARD, A.-N. HENRI, O. OMAÏ Ramonville St Agne, Érès, 2009

④ Ensemble de textes rassemblés dans la section "mésinscription" du site Traces http://henri.textes.free.fr/anh/index.php?option=com_content&view=category&id=52:la-mesinscription&layout=blog&Itemid=63&layout=default

Théories et genèse des connaissances dans les sciences du cerveau

Implications du paradigme de la plasticité à l'interface psyché/soma

François JOURDAN

SOMMAIRE

1. Le savoir (neuro)scientifique: genèse, mythe et réalité
2. Théories sur le substrat des fonctions mentales et psychiques: perspective historique et état des lieux
3. Le paradigme de la plasticité cérébrale et son impact potentiel à l'interface psyché/soma

N'étant pas moi-même clinicien, ma contribution à cette journée sera celle d'un acteur de la recherche dans le domaine des neurosciences, fonctionnelles et cognitives, autre domaine de confrontation entre théories et pratiques, occupant sans doute une place singulière dans les questionnements qui affectent la psychiatrie et ses cliniques.

Alain Noël Henri a évoqué ce matin le statut mythique du **savoir scientifique**, et c'est un point que j'illustrerai en donnant un bref aperçu des conditions dans lesquelles ce savoir est construit et diffusé en 2015, et en quoi ces conditions peuvent impacter son contenu et la représentation qu'on peut en avoir. Ceci nous conduira à interroger le statut des **théories scientifiques**, et leurs relations aux pratiques qui les accompagnent ou en sont issues. Je prendrai pour cela deux exemples historiques de théories sur les fondements organiques du psychisme et des états mentaux, exemples qui nous conduiront aux modèles actuels, qui bien qu'animés pour l'essentiel par le principe matérialiste de la « naturalisation de l'esprit » sont encore loin d'atteindre le pouvoir explicatif hégémonique qu'ils ambitionnent parfois. Enfin, je terminerai en évoquant le paradigme dominant des neurosciences de 2015, celui de **plasticité cérébrale**, fondé sur des avancées récentes de la neurobiologie et de la génétique, et qui constitue certainement un cadre novateur propre à

ANH p.5

faciliter le dialogue entre les différentes approches théoriques et pratiques de la psychiatrie d'aujourd'hui.

1. Le savoir (neuro)scientifique: génèse, mythe et réalité

Les conditions d'exercice de la recherche scientifique ont considérablement évolué au cours des dernières années. Les laboratoires sont des structures de plus en plus grosses (Centres de recherche ou Instituts rassemblant plusieurs centaines de chercheurs deviennent la norme), afin de leur assurer une visibilité internationale devenue indispensable. L'usage de la langue anglaise y est devenu systématique, et sa pratique courante est un pré-requis pour les chercheurs. L'accès au métier de chercheur est long (doctorat et post-doctorat indispensables) et très sélectif. L'exercice de la recherche, expérimentale ou clinique, est devenu une démarche très collective, impliquant au minimum plusieurs chercheurs d'une équipe, et le plus souvent plusieurs équipes appartenant à un ou plusieurs laboratoires. Le financement « récurrent » des laboratoires ne permet plus de financer une recherche devenue très couteuse, et la quasi-totalité des projets sont maintenant financés dans le cadre d'appels d'offres, régionaux, nationaux ou internationaux, issus de programmes thématiques. Un projet de recherche doit présenter les objectifs recherchés, les protocoles expérimentaux prévus et leur calendrier, les moyens techniques qui seront utilisés pour les mettre en œuvre, les débouchés attendus de la recherche et son intérêt sociétal. Seuls sont financés les projets sévèrement sélectionnés par un comité ad hoc d'experts de la spécialité. Les projets incluant de l'expérimentation animale, ou a fortiori une dimension clinique, doivent être préalablement agréés par un comité d'éthique. Les expérimentations elles-mêmes sont effectuées par des apprentis-chercheurs (doctorants), chercheurs et techniciens, sous la responsabilité de un ou plusieurs chercheurs confirmés. Lorsque les données expérimentales sont obtenues, commence une phase longue et essentielle qui consiste à les « traiter » (« data processing »), c'est-à-dire en extraire les éléments pertinents et significatifs, le plus souvent via des techniques mathématiques et statistiques. Cette étape est cruciale car elle préfigure l'interprétation qui sera faite des données expérimentales, et donc leur confrontation aux hypothèses initiales, elles-mêmes représentatives du cadre théorique privilégié par les auteurs de l'étude. Enfin, la phase ultime de la recherche consiste à mettre les résultats sous forme écrite en vue de leur publication dans une revue scientifique, la plus prestigieuse possible, seul processus susceptible de les valider (les communications dans les congrès n'ont pas cette

capacité). Le formalisme des publications scientifiques, rédigées dans un anglais « scientifique » sans nuances, est extrême (structuration de l'article, nombre de caractères, style...). La sélection pour la publication (acceptation directe, acceptation après révision, refus), conduite par 2 ou 3 experts anonymes choisis par l'éditeur de la revue, est longue et impitoyable (quelques % d'acceptation pour les revues les plus prestigieuses). Ce processus de la « publication dans des revues à comité de lecture » a donc pour objectif de faire valider la production scientifique par les meilleurs experts de la spécialité, ce qui est a priori un gage de qualité. Mais il s'agit aussi d'assurer sa diffusion à l'échelle internationale, en réponse à la nécessité de communiquer les nouvelles données auprès de tous les spécialistes. Enfin, l'objectif recherché via les publications est aussi de valoriser les chercheurs et leurs laboratoires. En effet, le recrutement et la carrière des chercheurs d'une part, la contractualisation et le financement des laboratoires d'autre part, sont déterminés par la quantité et la qualité des publications produites, cette qualité étant attestée par le niveau des revues qui en sont le support (niveau quantifié via le « facteur d'Impact » de la revue). Ainsi les organismes de recherche qui assurent le recrutement des chercheurs et la contractualisation des laboratoires ont-ils mis au point des logiciels bibliométriques très performants qui permettent de quantifier la production des individus et des structures, paramètres déterminant dans leur évaluation, donc leur avenir (« *publish or perish* »).

La rigueur indiscutable de l'ensemble de ce processus, l'élimination méthodique de toute subjectivité qui pourrait en affecter le contenu, le recours aux technologies les plus récentes sous le contrôle des meilleurs experts, créent en apparence toutes les conditions pour que les connaissances ainsi obtenues rendent compte de la réalité aussi précisément et objectivement que possible. D'où une définition possible du savoir scientifique, assez largement consensuelle, qui pourrait être formulée ainsi :

"Par sa rigueur et son objectivité, le savoir scientifique donne une explication la plus vraie possible de la réalité, de plus en plus précise et exacte en raison de progrès continus dans les moyens et techniques disponibles. Il est donc naturel que les disciplines les plus scientifiques (par exemple les neurosciences) invalident progressivement celles qui ne le sont pas (par ex la psychanalyse) et prennent leur place."

Un examen, même superficiel, de nos sociétés scientifiquement avancées suffit pour vérifier que la fin des visions non scientifiques du monde (croyances, traditions, mythes, religions...), au bénéfice d'un savoir scientifique enfin triomphant, n'est pourtant pas à l'ordre du jour. Les raisons en sont multiples, mais il convient déjà de rectifier cette image mythique d'un savoir scientifique progressant linéairement vers une réalité intangible, via une démarche éliminant radicalement toute possibilité d'erreur ou de parti-pris. Il n'est pas surprenant de constater que le « *publish or perish* » qui conditionne la réussite sociale des chercheurs conduit de plus en plus fréquemment à des « mauvaises pratiques » de laboratoire, depuis des libertés prises avec la rigueur des méthodologies (la plus courante consiste à négliger des résultats non conformes avec l'hypothèse initiale pour rendre significatifs ceux qui la confortent...) jusqu'à des fraudes plus massives comme l'invention pure et simple de résultats imaginaires. De fait, ces entorses faites à la rigueur de la démarche scientifique, devenues assez fréquentes pour justifier en 2015 une vraie réflexion critique au sein de l'institution, témoignent simplement du fait que la recherche scientifique est une pratique sociale, avec des enjeux d'autant plus importants qu'ils sont associés à des intérêts économiques ou sociétaux. Le philosophe et sociologue Bruno Latour a très bien décrit la production scientifique vue comme un processus social, tout en pointant ses spécificités, telle la fonction primordiale des controverses (Latour, 1989). Ceci n'est pas sans effet sur le contenu même du savoir produit, et conduit donc à relativiser sa valeur. Comme exemple de biais possible dans le processus de construction des données scientifiques, citons le fait que les membres des comités éditoriaux des revues scientifiques les plus renommées, qui sont eux même des scientifiques en activité, ont le pouvoir d'influencer la sélection des articles acceptés pour publication (ce sont eux qui décident en dernier ressort). Ils auront donc spontanément tendance à refuser les données dont le contenu est en désaccord avec leurs théories ou modèles personnels, d'autant qu'un refus ne doit pas toujours être justifié sur des bases scientifiques. Il est clair que ces mécanismes de connivence entre savoirs et pouvoirs sont de nature à freiner les innovations, et donc à figer les connaissances. A titre d'exemple, la neurophysiologie française de la première moitié du 20ème siècle a été dominée hégémoniquement par la « théorie chronaxique » de Louis Lapicque (1866-1952) (médecin et professeur parisien très influent) dont tous les historiens des sciences s'accordent à dire qu'il a usé et abusé de ses pouvoirs institutionnels pour faire taire toutes les critiques qui auraient pu lui faire ombre. Dépassée par les écoles anglo-saxonnes, britannique en particulier, la neurophysiologie

française dans sa totalité s'est ainsi engagée dans une impasse dont elle n'est sortie que très progressivement, et laborieusement, entre les années 1950 et 1970.

Le savoir scientifique est donc une production humaine et sociale, avec tous les aléas que cela implique, et ne saurait être assimilé à la « découverte » d'une vérité, révélée une fois pour toute grâce au génie des savants et aux prouesses de la technologie. Un article du journal « Le Monde » daté du 19 Novembre 2015 est justement intitulé « *la science, c'est d'abord les scientifiques* ». Cet article, consacré à de jeunes chercheurs lauréats d'un prix récompensant la créativité de leur travail de thèse, nous rappelle d'ailleurs opportunément qu'en dépit des fragilités et dérives évoquées ci-dessus, la recherche scientifique reste malgré tout une source de réflexion, curiosité, créativité et inventivité, sans doute pas irréprochable, mais certainement indispensable...

2. Théories sur le substrat des fonctions mentales et psychiques: perspective historique et état des lieux

Dans le champ de la science, une THEORIE est une construction spéculative mais cohérente, destinée à expliquer une partie du réel. Le concept, comme le terme qui le désigne, ont leur origine dans la philosophie grecque, et il est frappant de constater à quel point les grands courants qui ont animé les débats théoriques de la pensée grecque (en particulier la théorie des Idées de Platon et sa contestation par son élève Aristote) restent à l'ordre du jour, tout particulièrement dans le domaine des sciences du psychisme et du mental. Au cœur de la démarche **rationaliste**, encore souvent privilégiée dans notre culture cartésienne, la théorie précède et conditionne toute forme de pratique qui lui serait liée, y compris son éventuelle vérification au contact du réel lui-même, pas toujours considérée comme nécessaire. Dans les démarches **empiriques**, déjà en cours dans l'antiquité (Aristote, Hippocrate...) et familières de la culture anglo-saxonne depuis le 18ème siècle, tout comme dans la **méthode expérimentale** qui constitue le cœur universel de la recherche scientifique depuis la fin du 19ème siècle, la relation théorie/pratique est revisitée, l'observation méthodique du réel (empirisme « historique ») ou sa manipulation dans des conditions conventionnelles rigoureuses (recherche expérimentale ou clinique « moderne ») étant systématiquement associées à la théorie, et nécessaires à sa validation.

Certaines théories ambitionnent une portée générale, voire universelle, dans le champ du savoir où elles s'appliquent. C'est particulièrement vrai en cosmologie (théorie de l'héliocentrisme),

en physique (théorie de la gravitation universelle, théorie de la relativité...) mais également dans les sciences du vivant (théorie de la génération spontanée, théorie cellulaire, théorie de l'évolution...). D'autres ont une portée plus restreinte, ou locale (théorie du codage spatial de l'information olfactive, théorie chimique de la transmission synaptique...). Par définition, toute théorie est spéculative lorsqu'elle est émise, d'autant qu'elle s'oppose souvent à une théorie antérieure qu'elle ambitionne de remettre en cause, voire de remplacer. Si une théorie nouvelle est acceptée (nous verrons que les conditions de cette acceptation sont nombreuses et diverses), elle devient un nouveau cadre de pensée et de pratiques (qui peut alors acquérir le statut de « dogme », voire de vérité) qui sera efficient jusqu'à ce qu'une nouvelle théorie, plus efficace, la remplace. Certains éléments d'une théorie peuvent persister sur une durée qui interroge la possibilité même de les mettre en cause. Par exemple, la théorie de l'héliocentrisme de Copernic est corroborée depuis plus de 500 ans et rien n'indique qu'elle puisse être invalidée prochainement.

Nous allons évaluer, à travers quelques exemples, les conditions nécessaires et/ou suffisantes pour qu'une théorie nouvelle soit audible, et puisse être acceptée, ainsi que ce qui peut justifier son abandon pour une autre jugée plus pertinente.

La Théorie pneumatique de Galien

L'un des médecins les plus célèbres de l'antiquité romaine est Claude Galien qui a vécu à Rome entre 130 et 200 ap JC. Galien adhérait aux écrits d'Hippocrate faisant du cerveau le siège de la pensée et de l'intelligence, ainsi qu'au corpus hippocratique à l'origine de la théorie des humeurs, souvent attribuée à Hippocrate lui-même. Galien proposa une élégante synthèse de ces modèles pré-existants pour expliquer comment sont assurées les fonctions mentales, psychiques et émotionnelles dans le corps : la **théorie pneumatique**. Cette théorie propose la circulation entre le foie, l'ensemble cœur/poumons et le cerveau de 3 formes successives d'un « fluide » vital (« pneuma », ou « spiritus » en latin): le pneuma physique (ou **esprit naturel**) fabriqué par le foie à partir des aliments, transformé d'abord en pneuma zootique (ou **esprit vital**) dans le système cœur/poumons au contact de l'air inspiré, puis en « pneuma psychique » (ou **esprit animal**) dans les cavités ventriculaires du cerveau, dépositaire des fonctions mentales et psychiques. Selon Galien, la transformation de l'esprit vital en esprit animal était effectuée par un organe spécifique situé à la base du cerveau, qu'il observa chez plusieurs espèces animales (c'était en fait une forma-

tion vasculaire) et qu'il nomma « *rete mirabilis* » (réseau admirable). Au-delà de la cohérence de sa construction lui conférant une dimension rationnelle, la théorie pneumatique de Galien était donc également fondée sur des observations anatomiques, dans une démarche empirique assumée, propre à renforcer sa crédibilité. Enfin, elle était portée par un médecin réputé et très connu dans l'empire romain (Galien était le médecin personnel de l'empereur Marc Aurèle), ce qui contribua certainement à sa diffusion et à son succès.

La théorie pneumatique fut admise sans restriction majeure jusqu'au 17^{ème} siècle (où elle fut reprise par Descartes), en dépit des progrès de l'anatomie et de la physiologie, avec par exemple la découverte des lois de la circulation sanguine par le britannique William Harvey (1628). Même au 18^{ème} siècle, les seules théories alternatives, inspirées des mécanismes d'horlogerie et des automates, ne furent susceptibles de l'invalider définitivement. L'excellent anatomiste allemand Sommering proposa même en 1796 une nouvelle version de la théorie pneumatique sur la base d'observations microscopiques des nerfs, originales et de grande qualité...

La Théorie organologique des qualités morales et facultés intellectuelles (F.J. Gall)

Le point de rupture avec la théorie pneumatique se situe en 1798, lorsque Franz Joseph Gall, médecin autrichien installé à Paris, proposa *ex abrupto* une théorie totalement originale des fonctions psychiques, qualités morales et facultés intellectuelles, la **théorie organologique** (également connue sous l'appellation « théorie **phrénologique** »), fondée sur 4 postulats :

- Les qualités morales et facultés intellectuelles sont innées
- Le cerveau est le seul responsable de ces facultés
- Le cerveau est composé d'autant « d'**organes** » particuliers, situés dans le cortex cérébral, qu'il y a de ces facultés, chaque « organe » (région corticale) étant dépositaire de l'une d'entre elles.
- Le développement plus ou moins important de ces facultés se répercute sur l'épaisseur du cortex et de la boîte crânienne

Cette théorie totalement nouvelle contredisait radicalement la théorie pneumatique, puisqu'elle faisait du cortex cérébral (et non pas des ventricules cérébraux et de leur contenu liquide) l'élément-clé de la compréhension des facultés mentales. Ce faisant, elle mettait fin à 1500 ans d'hégémonie de la théorie pneumatique ! A la différence de celle de Galien, la démarche de Gall était essentiellement rationaliste, puisque ne reposant a priori sur aucune observation permettant de

l'étayer, mais également strictement moniste/matérialiste, (Gall revendiquait son athéisme et réfutait l'existence d'une âme humaine d'essence non organique). Gall définit dans un premier temps 27 qualités ou facultés, et entreprit une mise en pratique de sa théorie, d'abord en établissant des cartes corticales de référence par palpation du crâne de sujets ayant des capacités exceptionnelles et reconnues, puis en diagnostiquant les capacités individuelles chez des sujets volontaires par palpation de leurs crânes et comparaison aux cartes de référence. La théorie de Gall eut immédiatement des défenseurs et des opposants de renom. Son contradicteur le plus célèbre fut Pierre Flourens, médecin de l'École vitaliste de Montpellier, membre de l'Institut et Professeur au Collège de France, qui réalisa chez l'animal (des oiseaux en particulier) les expériences que les phrénologues n'avaient pas faites, c'est à dire des lésions corticales plus ou moins étendues pour évaluer la perte de facultés spécifiques (ce qui aurait vérifié la théorie). Flourens constata que les déficits induits étaient réversibles et ne variaient pas en fonction de la localisation de la lésion, et il en conclut que « *la masse des hémisphères cérébraux est physiologiquement aussi homogène et équivalente que la masse d'une glande quelconque, par exemple le foie* ». Par ailleurs, Flourens contesta la subdivision du psychisme en facultés élémentaires, non compatible selon lui avec le principe de l'unité du moi et de la liberté morale individuelle. Enfin, il dénonça explicitement la vision matérialiste et moniste de la théorie organologique qui amenait à la négation de l'unité de l'âme et de l'existence de Dieu. Flourens affichait en fait des positions clairement dualistes et spiritualistes, qui constituaient bien le fondement de son opposition au matérialisme agnostique de Gall. Ses recherches expérimentales, dont on comprend rétrospectivement qu'elles n'étaient nullement concluantes, ne pouvaient que confirmer sa conviction intime et sincère, et représentent un excellent exemple des limites de l'objectivité scientifique, même lorsqu'elle est conduite avec honnêteté et rigueur.

La controverse suscitée par l'organologie de Gall, au cœur de l'effervescence sociale suivant la révolution française, n'était donc pas l'expression d'un débat scientifique *stricto sensu*. Elle résultait plutôt du fait qu'une position ouvertement matérialiste et moniste (Gall) trouvait dans ce nouveau contexte social des conditions lui permettant de s'exprimer, sans risque excessif pour son auteur, et avec des chances raisonnables d'être entendue (ce qui fut le cas). Le rôle du contexte social dans l'émergence d'une théorie ne peut pas être mieux démontré, nous semble-t-il, que par cet exemple.

Qu'advint-il de la théorie organologique et de la pratique phrénologique qui en a résulté?

D'une part, la polémique ne gêna en rien le rapide succès populaire de l'organologie (devenue « phrénologie » sous l'impulsion de Spurzheim, principal disciple de Gall) qui se traduisit par l'ouverture de nombreux « cabinets » de consultation et diagnostic, à Paris puis dans toute l'Europe, et enfin aux Etats Unis, où elle fut même utilisée dans le cadre de l'expertise judiciaire et de l'orientation scolaire. La pratique phrénologique dura jusqu'au milieu du 19^{ème} siècle puis, disparut assez rapidement dans la décennie qui suivit, car devenue incompatible avec la neurophysiologie et la neuroanatomie, alors en pleine expansion. Ceci nous enseigne qu'une pratique sociale de type clinique peut se développer avec succès, même sans fondement théorique scientifiquement avéré (l'homéopathie en est un exemple contemporain).

Pendant cette même période (1810-1860), la controverse scientifique soulevée par la théorie de Gall se recentra sur la question du rôle du cortex cérébral (quelles fonctions assume-t-il ?), et sur celle d'une possible localisation de ces fonctions à sa surface (ces fonctions sont-elles localisées ou distribuées). Les observations cliniques à ce propos se multiplièrent, en particulier sur la possible localisation d'un « centre du langage » qui fut finalement officialisée par Paul Broca en 1861, au pied de la circonvolution frontale ascendante de l'hémisphère gauche dans le cerveau humain. La réalité d'une topographie stable d'autres fonctions cérébrales primaires (sensorielles et motrices en particulier) fut établie progressivement, avant d'être précisées, mais également relativisées avec l'amélioration des techniques d'investigation. Les neurosciences cognitives modernes, en appui sur les méthodes d'imagerie cérébrale fonctionnelle, ont étendu ces cartographies à des fonctions plus complexes, au point que l'on évoque parfois une « néo-phrénologie » débarrassée de ses errances initiales, et renonçant au concept de « centre » *stricto sensu* (mais cette question mériterait une discussion spécifique).

En bref, ces exemples nous enseignent qu'une théorie est avant tout fondée sur un schéma interprétatif cohérent, plausible, novateur, potentiellement acceptable dans le contexte historique et social où elle est émise. Les faits d'observation ou d'expérience venant à son appui sont sans doute utiles, mais pas nécessairement déterminants dans son succès et sa recevabilité sociétale. La durée de vie d'une théorie est variable, mais limitée, chacune d'entre elle devant nécessairement être

amendée, voire remplacée par une autre, plus féconde dans un nouveau contexte, incluant le cas échéant des méthodologies ou technologies novatrices.

De plus, l'organologie et les controverses qui l'ont accompagnée suggèrent que les théories relatives aux fonctions mentales ou psychiques ne peuvent s'affranchir de la question de la spécificité (ou non) du psychisme humain qui renvoie à celle de la dualité (ou de l'unicité) du corps et de l'esprit (« mind/body problem » des anglo-saxons). Bien que le monde des sciences du cerveau se soit majoritairement laissé imprégner par le point de vue moniste/matérialiste au cours des 19^{ème} et 20^{ème} siècles, avec les modèles du cerveau « électrique », puis du « cerveau ordinateur », il est intéressant de noter que de multiples controverses ont continué à le traverser, souvent fondées sur l'opposition entre un modèle strictement matérialiste et un autre défendant une position plus ouverte, compatible avec une spécificité du cerveau au sein du monde animal, et/ou avec l'émergence de fonctions psychiques non strictement réductibles au substrat organique cérébral. Il en a été ainsi, par exemple, des points de vue irréconciliables de Camillo Golgi et Santiago Ramon Y Cajal, co-lauréats du prix Nobel de médecine en 1906, qui se sont opposés jusqu'à la fin de leurs vies sur l'interprétation « réticulariste » (Golgi) vs « neuroniste » (Cajal) des mêmes préparations histologiques du cerveau qu'ils observaient avec les mêmes microscopes. Cajal revendiquait clairement ses penchants matérialistes et un statut d'organe « ordinaire » pour le cerveau, alors que Golgi lui accordait des propriétés uniques (incompatibles avec la théorie cellulaire), cohérentes avec son statut exceptionnel de dépositaire de l'esprit.

Un peu plus tard, John Eccles, neurobiologiste, prix Nobel de Médecine et Physiologie en 1963 pour ses travaux sur la transmission synaptique, resta toujours fidèle à une position spiritualiste assumée, et un refus définitif de la « naturalisation de l'esprit » revendiquée par le courant matérialiste qu'il avait pourtant côtoyé tout au long de sa vie d'expérimentateur et de scientifique.

Plus récemment encore, l'avant-propos de l'ouvrage « Esprit où est-tu ? psychanalyse et neurosciences » (1996) de nos collègues lyonnais Jacques Hochmann et Marc Jeannerod place leur dialogue dans la perspective d'une réflexion commune sur « *...la possibilité ou l'impossibilité d'une approche objective de l'Homme dans ce qui constitue son humanité.* », question certainement essentielle, déjà partagée par Cajal et Golgi, Gall et Flourens, et sans doute beaucoup d'autres avant et après eux....

3. Le paradigme de la plasticité cérébrale et son impact potentiel à l'interface psyché/soma

Lorsque nous avons évoqué les conditions de production du savoir scientifique, nous avons rappelé que la recherche est conduite dans le cadre de protocoles expérimentaux rigoureux et détaillés, cette dernière caractéristique devant permettre à tout autre chercheur du domaine de reproduire l'expérimentation à l'identique, pour vérification et confirmation (principe de reproductibilité). Lorsque la recherche met en jeu des lots d'animaux de laboratoire (recherche expérimentale) ou des sujets humains (recherche clinique), la variabilité interindividuelle (donc la singularité) est un facteur qui doit être limité autant que possible, car incompatible avec l'objectif d'obtenir des données **généralisables**. Il y a donc là un « verrou épistémologique » problématique pour les neurosciences, en particulier dans leur confrontation avec la complexité du psychisme : le sujet, central dans la psychologie clinique, est absent a priori de la démarche (neuro)scientifique. Nous allons néanmoins constater que ce verrou est en passe d'être contourné, à défaut d'être fracturé, suite à la place majeure prise au sein des neurosciences, au cours des deux dernières décennies, par le concept de **plasticité cérébrale**. On peut même qualifier la plasticité neuronale de nouveau paradigme dominant, au sens du philosophe des sciences T. Kuhn (1962), dans la mesure où c'est la représentation globale du cerveau et de sa place dans l'histoire du sujet qui en est affectée. En effet, ce paradigme conduit à une vision très dynamique du fonctionnement cérébral, centrée sur la capacité du cerveau à modifier (jusqu'à un certain point...) ses propriétés structurales et fonctionnelles en fonction de sa propre activité, donc du vécu du sujet. Le concept de plasticité cérébrale est ancien, puisque proposé dès le début du 20^{ème} siècle par Ramon Y Cajal qui en avait démontré l'existence, lors du développement précoce, ou chez l'adulte suite à une lésion. Toutefois, pendant une bonne partie du 20^{ème} siècle, cette plasticité n'était considérée comme vraiment significative (ayant un impact fonctionnel) que dans les stades les plus précoces du développement post-natal. Encore était-il généralement admis que l'essentiel du câblage cérébral, même dans cette période, était soumis à un programme génétique strict et pré-déterminé. Le concept de plasticité cérébrale a connu récemment un tel changement de contenu que ses implications sont devenues fondamentales dans une quantité de champs, théoriques ou cliniques, au sein des neurosciences. Pour cela, il a fallu la remise en question de plusieurs dogmes qui en limitaient considérablement la portée. Depuis la confirmation de la théorie neuroniste de Cajal, qu'on peut dater des années 30-40 du 20^{ème} siècle, les neurosciences ont enseigné que les cellules nerveuses (neurones) du cerveau humain se

multiplient (leur nombre augmente) jusqu'au 6ème mois de la vie embryonnaire, stade auquel cette multiplication (la « neurogenèse ») s'arrête définitivement. Ce qu'on peut formuler par l'expression, devenue un dogme : *il n'y pas de neurogenèse dans le cerveau post-embryonnaire, et donc en aucun cas dans le cerveau de l'adulte*. Au début des années 60, un chercheur américain (Altman 1962) observa de jeunes neurones, récemment formés, dans le cerveau adulte. Mais ces travaux ne furent pas jugés concluants et restèrent sans suite. Dans les années 70, un jeune chercheur américain, Michael Kaplan, s'illustra à son tour par des travaux confirmant les premiers travaux d'Altman, y compris chez les primates, avec une technique plus sophistiquée, donc plus convaincante. M. Kaplan trouva alors un opposant redoutable à ses résultats en la personne de Pasko Rakic, chercheur très influent du domaine, âpre défenseur du dogme de l'absence de neurogenèse dans le cerveau adulte, et qui publia alors dans des revues prestigieuses de nombreux articles contradictoires à ceux de Kaplan (revue Rakic, 1985). Face à cette opposition féroce, le jeune chercheur ne put imposer ses résultats, et il dut même abandonner définitivement la recherche académique. C'est seulement beaucoup plus tard (Kaplan 2001) qu'il revint sur ses travaux et sa carrière interrompue, alors que la neurogenèse du cerveau adulte était devenu le thème de recherche unique de très nombreuses équipes de recherche dans le monde ! En effet, les travaux sur la neurogenèse adulte reprirent et se multiplièrent dans les années 90, apportant des démonstrations nombreuses et irréfutables de l'existence d'une neurogenèse adulte, très active dans certaines régions cérébrales (l'hippocampe et le bulbe olfactif) et porteuse d'implications majeures dans des processus physiologiques ou pathologiques (mémoire, apprentissages, dépression....). Cet exemple est très illustratif du fait que les évolutions théoriques, voire paradigmatiques, sont essentielles mais qu'elles s'accompagnent de controverses et de fortes résistances, les faits d'observation étant nécessaires mais rarement suffisants, pour en assurer un succès rapide, et invalider le paradigme précédent.

Le concept de plasticité cérébrale a également bénéficié d'un autre changement paradigmatique survenu au cours des 15-20 dernières années, dans le champ de la génétique cette fois. Il s'agit du modèle **épigénétique**. Le terme « épigénèse » a été proposé par Aristote pour désigner le phénomène qui permet de passer d'un œuf, entité organique simple et assez homogène, à un organisme très différencié et complexe. Le terme acquit un sens secondaire dès les débuts de la génétique moderne, au milieu du 20ème siècle. L'épigénèse désigna alors les interactions entre les gènes,

dont la nature venait d'être identifiée, avec leur environnement cellulaire, en particulier lors du développement de l'embryon. Enfin, la définition de l'épigénétique a pris une nouvelle acception dans les années 2000, dans le cadre de la neurogénétique, qui étudie spécifiquement le rôle des gènes dans le cerveau, son développement, ses fonctions et ses dysfonctions. Alors que toutes les cellules d'un individu, y compris ses neurones, contiennent l'ensemble des gènes qui le caractérise, il s'avère que *l'expression d'un grand nombre de ces gènes, donc leur fonction dans les neurones, est modulée par l'activité même de ces neurones*. En bref, l'activité des neurones (elle-même corrélée à un état ou un comportement défini du sujet) est susceptible de leur conférer de nouvelles propriétés, affectant leurs fonctions (plasticité fonctionnelle) mais aussi leur structure (plasticité structurale). Ces processus de modulation de l'expression génétique neuronale en fonction de l'activité sont le support essentiel des modifications des réseaux neuronaux dans le cerveau, et de leur stabilisation, mais aussi de la survie neuronale, et de bien d'autres fonctions au niveau cellulaire.

La neurogenèse (fabrication de nouveaux neurones) dans le cerveau adulte, et la modification épigénétique des réseaux neuronaux en fonction de l'activité sont des phénomènes dont l'importance ne fait plus aucun doute pour comprendre les facultés d'adaptation du cerveau aux événements, ou à l'inverse pour en expliquer certains déficits. Citons par exemple le fait que des rats ou souris élevés dans des environnements « enrichis » (possibilité de nombreuses interactions sensorielles et motrices) ont un cortex cérébral plus épais et des performances cognitives supérieures à ceux d'animaux élevés dans des environnements appauvris. A l'inverse, il a été démontré que des jeunes rats séparés de leur mère 1 heure par jour dans la période de pré-sevrage présentent ultérieurement une hyperréactivité émotionnelle, des troubles comportementaux et une vulnérabilité à l'addiction bien supérieurs à ceux d'animaux non séparés (Roth et Sweatt, 2011). Les données les plus récentes des neurosciences et des sciences cognitives ont considérablement élargi la période de la vie où les mécanismes épigénétiques et neurobiologiques de la plasticité cérébrale restent actifs. On considère que certaines régions du cerveau humain gardent un taux de plasticité significatif, bien en delà de l'adolescence, sans doute jusqu'à un âge très avancé pour certaines d'entre elles.

Des pans entiers de la neurobiologie et des sciences cognitives sont impactés par ces données nouvelles. Dans le champ de la psychiatrie, retenons que la conception la plus classique sur l'origine des troubles mentaux ou comportementaux n'ayant pas de cause pathologique ou lésionnelle

avérée évoque une **vulnérabilité génétique** (comme pour les pathologies non psychiatriques, cancers, Alzheimer....) couplée à des **facteurs épigénétiques** relatifs au vécu du sujet, lors de son développement embryonnaire ou post natal, plus ou moins tardif (l'accent étant mis néanmoins sur les événements post-nataux des premières années de la vie). Notons par ailleurs que la plasticité cérébrale corrobore l'idée que toute activité mentale (y compris la cure psychothérapeutique), en particulier à forte charge émotionnelle, est susceptible de modifier durablement certains circuits cérébraux, (« *..si par une psychothérapie je change mes croyances ou mes représentations mentales, je change aussi le fonctionnement de mes neurones à dopamine* ». M Le Moal, neuropharmacologue, 1997). Il ne fait donc aucun doute que le concept de plasticité du cerveau (adulte en particulier) ouvre un nouveau champ de dialogue entre sciences du cerveau et psychologie clinique, ce que ne permettaient pas les modèles antérieurs d'un cerveau beaucoup plus stable et constant dans ses paramètres structuraux et fonctionnels. De nombreux ouvrages écrits « à 2 mains », par neurobiologistes et psychiatres/psychanalystes en sont les illustrations (Hochmann et Jeannerod, 1996 ; Ansermet et Magistretti, 2004 ; Magistretti et Ansermet, 2010), de même que d'autres rédigés par des neurobiologistes ouverts au champ de la psychologie clinique (Kandel, 1999 ; Naccache 2006). Un nouveau champ de réflexion dénommé « neuropsychanalyse » a même été ouvert par des psychiatres/psychanalystes, et donne lieu à des réflexions qui ne sont pas étrangères à celles que nous partageons aujourd'hui (Ouss et al, 2009).

Les dialogues institués par ces nombreuses initiatives montrent que la confrontation entre champs théoriques connexes, voire concurrents, peut ne pas se limiter à des affrontements entre ambitions hégémoniques contradictoires. Dans le champ de la psychiatrie, aucun référentiel théorique ou pratique ne peut d'ailleurs se prévaloir de succès tels qu'ils justifieraient ces ambitions. Dans cette clinique, plus que dans tout autre, humilité et ouverture aux théories et pratiques connexes, quels que soient leurs niveaux de scientificité, devraient être la norme. Face à la complexité du psychisme et de ses désordres, chacun « bricole » de son mieux, avec ses outils théoriques et pratiques. Alors, bricolons ensemble plus souvent, en espérant mieux penser, et surtout mieux faire....

Bibliographie:

Altman J. — Are neurons formed in the brains of adult mammals ? Science, 135 , 1127-1128, 1962.

Ansermet, F. et Magistretti, P., A chacun son cerveau, Ed. O. Jacob, Paris, 2004.

- Eccles, J.C. Evolution du cerveau et création de la conscience, Ed. Flammarion (coll. « Champs »), 1989.
- Hochmann, J. et Jeannerod, M. Esprit où es-tu ? psychanalyse et neurosciences. ED. O. Jacob, 1996.
- Kandel, E.R., Biology and the future of psychoanalysis: a new intellectual framework for psychiatry revisited. Am. J. Psychiatry, 156, 505-524, 1999.
- Kaplan, MS. Environment complexity stimulates visual cortex neurogenesis: death of a dogma and a scientific career. Trends Neurosci., 24(10), 617-20, 2001.
- Kuhn, T.S. La structure des révolutions scientifiques. Flammarion Ed. (coll. « Champs ») (1962) 1983.
- Latour, B. La science en action ; introduction à la sociologie des sciences ; Ed La Découverte, 1989.
- Naccache, L. Le nouvel inconscient, Ed. O. Jacob, Paris, 2006.
- Magistretti, P., Ansermet, F. Neurosciences et psychanalyse. Ed. O. Jacob, Collège de France, 2010
- Ouss, L., Golse, B., Georgieff, N. et Widlöcher, D. Vers une neuropsychanalyse, Ed. O. Jacob, Paris, 2009
- Rakic, P. Limits of neurogenesis in primates, Science, 227, 1054-1056, 1985.
- Roth, T.L. and Sweatt, J.D. Epigenetic marking of the BDNF gene by early-life adverse experiences. Hormones and Behavior 59, 315-320, 2009
-